HIATUS

La revue des élèves de CentraleSupélec

Janvier 2018

Une question au fil de nos articles : faut-il sacrifier son insouciance sur l'autel de l'ambition ?

Œuvres étudiantes
Pages 4 et 46

Dossier École
Page 24

Dossier Jeunes Diplômés
Page 42

Page 4
Contributions étudiantes

Page 24
Dossier École

Dossier Jeunes Diplômés
Page 42

Page 46
Contributions étudiantes

HIATUS

L'Édito

Sacrifice : voilà le thème de ce numéro. Un thème pour le moins délicat — pour le premier numéro papier de notre revue, rappelons-le —, mais qui en était peut-être d'autant plus stimulant. Les contributions artistiques étudiantes et de jeunes diplômés vous convaincront, je l'espère, de l'intérêt de ce thème.

Mais qu'offre ce numéro papier que n'offrent pas nos numéros numérique disponibles sur notre site ? Deux dossiers spéciaux ! En page 24, le dossier École accueille de nombreux articles, notamment sur le thème de la fusion CentraleSupélec, mais aussi sur celui de sacrifice — n'y voyez pas de malice, mais un simple concours de circonstances. En page 42, vous retrouverez un dossier Jeunes Diplômés concocté par les Éditions Cassines, qui ont interviewé plusieurs diplômés de CentraleSupélec et des Écoles centrales. À la majorité des intervenants de ces dossiers a été posée la question *fil rouge* : faut-il sacrifier son insouciance sur l'autel de l'ambition ? Les réponses dans nos dossiers !

⁂

Hiatus a été lancé il y a un an, et succède à la *NRC*. Déjà lors de la création de cette première revue artistique s'était faite sentir la nécessité d'offrir au public des plus grandes écoles d'ingénieurs un contenu artistique — et pour ceux qui le créent, un moyen de l'exprimer. Nous continuons dans cette veine dans un format légèrement revisité, plus direct peut-être, où nous apportons notre contribution avec le dossier École — mais cela n'en reste pas moins *votre* revue, celle de CentraleSupélec. Et peut-être, à terme, du plateau de Saclay ?

Bonne lecture,

A.A.

Première partie

De l'abnégation des femmes · Stella Bourdin · p.5

Heavy Life · Yoann Gauthier · p.10

Mort aux oiseaux · Aylin Manço · p.12

Il est où mon Coca ? · Émeric Lemaire · p.16

Vie · Nicolas Brunet · p.18

Les Arbres et le Ciel · Henri Aubin · p.20

De l'abnégation des femmes

un article de Stella Bourdin

Puisqu'il est de bon ton de commencer un texte par une citation bien trouvée, j'ai ouvert mon *Dictionnaire des citations du monde entier*. J'ai commencé par la page « Femme », mais il y en avait bien trop (pour les impatients, l'éditeur avait pris soin de renvoyer le lecteur aux pages « Amitié », « Argent », « Chute », « Démon », « Infidélité », « Laideur », « Pitié » et « Sexe »). J'ai donc été à « Sacrifice ». J'y ai trouvé deux citations entre lesquelles je n'ai su choisir pour leur apport ici, je vous les offre donc toutes deux. Gandhi écrivit[1] : « Une vie pleine de sacrifice est le sommet suprême de l'art. Elle est pleine d'une véritable joie. » Quant à l'inconnu (en ce qui me concerne, du moins) Monsieur Tackeray, il nous dit[2] : « La pensée du sacrifice procure à certaines femmes un sombre plaisir. » Voilà qui fait bien mon affaire, dans ma démarche de questionnement sur le sacrifice féminin. Mon outil préféré pour explorer un sujet reste tout de même mon *Dictionnaire des synonymes*. Grâce à lui, j'ai pu détacher deux grandes familles d'idées qui partent de celle de sacrifice. D'un côté, on trouve « renoncement », « abnégation », « don de soi », « résignation », « privation », qui évoluent vers « dévouement ». De l'autre, on a toute la panoplie technique du « lynchage » à l'« immolation », ainsi que le côté religieux de l'offrande. Il semblerait donc que l'on se sacrifie soi-même, ou autrui. Il est intéressant de voir d'ailleurs ces deux côtés se

rejoindre par le sacrifice religieux de soi, la dévotion, comme la vie monastique ou le *hara-kiri*. En venir aux femmes dans ce contexte n'est pas trop difficile, tant les exemples et les stéréotypes sont nombreux. De la soumission de la femme à la maternité, jusqu'où la femme est-elle prête à renoncer à elle-même ? Jusqu'où la pousse-t-on à le faire ? Quelles réponses apporte le féminisme ? Faut-il et peut-on envisager des solutions ? Vaste programme !

Mon point de départ fut un constat — et pardonnez-moi d'avance pour les grossières généralisations —, celui que la femme est, surtout dans le couple hétérosexuel, la première à se « sacrifier », à se résigner. Un article m'a mis la puce à l'oreille : il donnait des chiffres sur les femmes d'expatriés, bien plus nombreuses que les maris d'expatriées, illustration à mon avis flagrante de l'une des façons dont les femmes sacrifient une partie de leur vie pour leur couple. De façon générale, et dans d'autres domaines, les femmes sont souvent les premières à se résigner, à prendre sur elles pour suivre leur compagnon, mais aussi élever les enfants, apaiser les conflits, supporter belle-maman, ou rire aux blagues de leur copain. Un lieu commun, certes, mais vrai malgré tout. On peut parler aussi de la notion qui commence à faire parler d'elle de « charge mentale », qui met enfin un mot sur ce qui incombe à beaucoup de femmes. (*N.D.L.R. : quelques cases de @EmmaFnc à ce sujet en fin d'article.*) À ce moment, la question que je me pose reste : mais pourquoi ? Suis-je naïve ? Effrontément. Et cette question, et plus largement celle de la position supposément inférieure de la femme, je ne suis pas la première à me la poser : d'aucuns l'expliquèrent par le caractère naturel de la femme, y compris des femmes — même Madame de Staël nous expliquait que la femme, par son caractère naturellement fragile, avait besoin de l'homme —, d'autres par une construction de la société, comme la célébrissime Simone de Beauvoir[3]. Resterait-on donc cantonné à la sempiternelle binarité inné/acquis ? J'ai un avis beaucoup trop normand sur le sujet pour en faire un article. En fait, mon interrogation de départ était plutôt : « Mais pourquoi ne fait-on rien ? »

« Jusqu'où la femme est-elle prête à renoncer à elle-même ? »

Alors oui, je vous entends, en train de murmurer que « bien sûr que si, on fait des choses ! Regardez l'évolution des lois depuis le siècle dernier ! L'évolution des mœurs depuis des dizaines d'années ! Le droit de vote, l'IVG, les comptes séparés… » Mais je n'ai pas choisi d'écrire un essai féministe pour vous dire que tout allait bien et que le combat était fini, n'est-ce pas ? Vous seriez déçu. Alors comme vous vous y attendez je vous dirai capricieusement : « Ce n'est pas assez. » En toute bonne foi, je ne nie pas les avancées faites globalement dans les mentalités et les faits. Loin de moi l'idée de cracher dans la soupe. Les combats nous permettant de disposer de nous-mêmes furent à mon avis les plus importants et même fondamentaux. Mais si nous sommes légalement libres, il reste du travail pour obtenir une réelle émancipation. À mon avis, deux principaux combats sont encore à mener : les salaires, et la médiatisation de la femme — mais ils ne se gagneront pas comme autrefois dans la rue.

Ah ! Les salaires ! Vous attendiez que j'en parle, n'est-ce pas ? Vous connaissez le sujet, vous pensez sauter ce paragraphe à propos d'un sujet dont on vous rabat les oreilles ? Eh bien, laissez-moi insister encore un peu : il y a encore du travail — non salarié. J'ai appris récemment dans un article du *Monde* que dans 3 ans, mon diplôme d'ingénieure durement acquis en poche, je pourrai prétendre en moyenne à 2 000 € annuels en moins que mes camarades de promo, soit au choix l'équivalent d'un très beau voyage — ou 11 quintaux de coquillettes. Et encore, même si je suis au bureau pendant que mes potes se dorent la pilule à Mayotte, je gagnerai encore de quoi vivre décemment au quotidien. Mais quid de toutes ces femmes aliénées à leur mari pour des questions financières ? On a déjà dû vous dire que la précarité de l'emploi touche plus les femmes. L'ironie de l'histoire, c'est qu'au départ, le processus fut exactement l'inverse de celui que l'on tente de promouvoir : les femmes se mirent à travailler dans les manufactures pour apporter un complément de revenu au foyer, que leur mari faisait déjà survivre. Elles demandèrent donc des sommes modiques car leur but n'était pas la subsistance, s'attirant ainsi les foudres des hommes dont elles prenaient les emplois puisque elles formaient une main d'œuvre moins chère[4]. Et même si ce droit à un salaire égal est désormais inscrit dans la loi — française tout au moins — cela reste à mon avis le plus gros combat à mener pour les féministes modernes, car l'égalité est loin d'être effective.

En revanche, une chose dont on parle peu — alors qu'elle agit tellement sur les inconscients — est la façon dont les femmes sont médiatisées, présentées. Ce qui est par-dessus tout important, c'est dans quels cas insiste-t-on sur le fait que « c'est une femme », comme un élément-clé ? Pour Élisabeth Badinter, le problème est que l'on médiatise trop les cas de femmes victimes (« on s'intéresse moins à celle qui réalise des exploits qu'à la victime de la domination masculine », dit-elle), et la solution consiste à présenter tambour battant celles qui réussissent. Mais à mon avis, ce n'est pas là que réside la solution, car clamer « regardez, c'est une femme et elle a réussi », c'est avoir comme présupposé que la femme n'est pas destinée à réussir ; c'est admettre qu'elle a dépassé une infériorité. Pourtant, les médias peuvent tant faire évoluer les mentalités, de façon subtile. Commençons par traiter à l'écran de la même façon les hommes et les femmes, parce que l'homme qui parle à côté de la blonde potiche, on le voit encore trop. Montrons des femmes qui ont réussi, sans préciser « en plus c'est une femme » — il suffit d'en montrer autant que l'on montre d'hommes ayant réussi.

« L'égalité est loin d'être effective. »

Et puis surgit finalement cette question : pourquoi les femmes ne se soulèvent-elles pas ? À quand la révolution ? Certaines en parlent, certains mouvements en furent proches. Mais nombreux sont ceux qui remarquent que les hommes n'ont cédé que ce qu'ils ont bien voulu pour ne pas nuire à leur pouvoir[5]. En fait, il semble que la fameuse « solidarité féminine » ne soit que de la poudre aux yeux. En réalité, il n'y a peu ou prou d'esprit de communauté parmi les femmes, comme il a pu par exemple exister chez les noirs américains ou les ouvriers lorsqu'ils furent oppri-

més. L'entité de référence de rattachement des femmes semble plutôt être le foyer, la famille, ou s'il y a lieu, une classe plus large comme la classe ouvrière par exemple. Mais la féminité semble être une notion bien trop vaste, diverse, pas assez distinctive ni définie, pour que l'on s'y identifie.

« Il faut l'aider à continuer, et il faut l'accéler. »

Et puis au fond, si c'était comme ça, si les femmes se comportaient de la sorte parce qu'elles y étaient vouées ? J'entends Simone qui remue dans sa tombe en me rappelant que l'« on ne naît pas femme, on le devient ». Je suis assez d'accord, mais j'aimerais d'abord poser la question : « Est-ce que ça rend les femmes malheureuses ? » Parce que quelle que soit la situation, il peut être bon de se demander si c'est un problème, avant que de le résoudre. Je me permets ici d'invoquer à nouveau nos amis Gandhi et Tackeray cités plus haut : dans le sacrifice, il y a parfois un bonheur et une esthétique du don de soi. Et il semble, en réalité, que bon nombre de femmes s'en accommode, qu'elles s'y sont habituées, que ça leur convient — et si ça ne les rend pas malheureuses, pourquoi changer ? Je crois que si les femmes s'y complaisent, c'est parce qu'elles rentrent ainsi dans le moule confortable de la vision que l'on a de la femme en général. Et comme tous les moules de ce type, il est si facile pour l'objet et son observateur de s'en accommoder… Mais peut-on continuer à l'imposer de la sorte ? Pour moi, le débat éthique revient au même que celui des bébés deltas et epsilons du *Meilleur des mondes* : après tout, ils vivent très bien, et rendent service, alors est-ce mal ?

Tout compte fait, il est loin d'être facile de proposer une solution viable aux problèmes du féminisme, et surtout, je crois que le féminisme à l'emporte-pièce, qui consiste en une vision manichéenne de l'homme méchant dominateur et de la pauvre femme fragile ne nous mènera à rien de bon : en exacerbant la femme victime, il ne fait que braquer les hommes qui se sentent culpabilisés. #NotAllMen ? La solution ne consiste pas non plus, je crois, en traiter d'un côté la masse des hommes patriarches et au cas par cas ceux qui font un effort. Je crois — avec optimisme peut-être ? — qu'avec le temps qu'il a fallu pour installer la domination masculine, il est normal qu'il faille du temps pour que tout le monde se fasse à une idée égalitaire, mais que le train est en marche. Bien entendu, il faut l'aider à continuer, et il faut accélérer. Je pense que les actions les plus extraordinaires ont été accomplies, et qu'il faut maintenant travailler à long terme sur l'ancrage dans les mentalités de l'égalité hommes–femmes, de façon plus subtile. Cela passera par l'égalité de considération dans tous les milieux où les rapports sont suffisamment peu spontanés pour être manipulés, à commencer par le travail et les médias. Cela passera aussi sans aucun doute par la famille. Et cela passera aussi par l'éradication du sexisme ordinaire, comme on a fini par réussir à bannir le racisme ordinaire.

Enfin, je crois que tout cela est beaucoup dû à l'ignorance. L'ignorance, ou du moins l'inconscience, non seulement des petites injustices du quotidien et des grandes injustices d'opportunités, mais aussi de *petites* choses, comme les règles, pourtant si importantes dans la vie d'une

femme, dont on se rend compte que les hommes savent si peu[6]. Je pense que le féminisme de l'avenir n'est pas porté par les frasques de quelques-unes qui donnent une mauvaise image du combat pour l'égalité et rebutent certains de le porter, je pense qu'il est porté par chacun qui décide d'agir en conscience dans ce qu'il fait et ce qu'il dit, dans ses relations et dans ses décisions ; sans être un combattant de la rue, soyons des modèles pour notre entourage, et osons en parler. Nombreux et nombreuses sont les féministes qui s'ignorent, faute de savoir ce qu'est le féminisme !

---

[1] *Dans* Lettres à l'Ashram

[2] *Dans* Histoire de Pedennis

[3] *Dans* Le Deuxième Sexe

[4] *Voir Simone de Beauvoir,* Le Deuxième Sexe, *Histoire, Chapitre V*

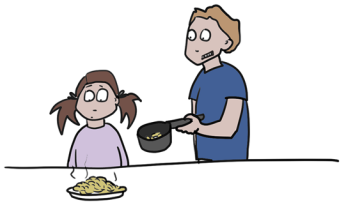
[5] *Idée développée chez Simone de Beauvoir (« Elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder ; elles n'ont rien pris, elles n'ont rien reçu ») et Élisabeth Badinter*

[6] *À ce sujet, je vous conseille le spectacle* Chattologie *de Klaire fait Grr — et tout ce qu'elle fait d'autre !*

La charge mentale

*La **charge mentale**, c'est le fait de toujours devoir y penser.*

Alors c'est sûr que rien ne nous oblige à faire toutes ces choses.
Le problème, c'est que quand on arrête, ça pénalise toute la famille.



Du coup la plupart d'entre nous nous résignons à assumer seules la charge mentale, en grignotant sur notre temps de travail et notre temps de loisir pour pouvoir tout gérer.

Avec l'aimable autorisation de @EmmaFnc · Extrait d'une série plus large visible ici : https://goo.gl/sRJe28 · *Tous droits réservés*

HIATUS

C'est une photo que j'ai prise en novembre à Hong Kong, dans le quartier de Central. Entre les voitures de luxe et les bars pour touristes, certains en sont réduits à pousser nos poubelles dans cette ville très accidentée, et je trouve que ce vieil homme mérite un instant de lumière.

Yoann Gauthier

Mort aux oiseaux

Peinture : Vincent Van Gogh, Champ de blé aux corbeaux

Texte : Aylin Manço

J'ai vingt-deux ans et je mens très bien.

L'autre jour, cinq minutes avant la fin du cours, un soldat en uniforme est entré dans l'auditoire. Il a fait un signe à la prof, qui s'était arrêtée de parler, l'air de dire non, non, continuez, et s'est tenu debout pour le reste de la leçon, dos au mur, sous une fenêtre. Il avait une bonne posture, le gars, je me souviens, il se tenait grand et droit. Après la fin du cours, lui et la prof ont discuté à voix basse, leurs têtes penchées l'une vers l'autre. La prof a croisé mon regard et m'a souri avec la moitié droite de son visage puis elle m'a indiquée au soldat. Lui m'a jeté un coup d'œil et a hoché la tête : oui, oui. Ça ne m'a pas surprise. Je suis la meilleure étudiante de ma promo : beaucoup d'adultes m'interpellent dans les couloirs en m'appelant par mon nom de famille puis posent une main lourde et bienveillante sur mon épaule. Je sais réagir : je dis oui, oui merci, oui avec plaisir. Dans cet ordre.

Je me suis approchée du soldat, prête à dire les bons mots dans le bon ordre. Il m'a entraînée dehors. Il marchait vite : je devais faire trois pas quand lui en faisait deux, juste pour pouvoir le suivre. C'était le printemps, bleu, vert et tendre. Il faisait encore frais : tout en me parlant, le gars rajustait son col. Moi je tendais le cou, j'écoutais à moitié, je me demandais à quoi ça ressemblait, le ciel, quand les oiseaux y volaient encore. Il prononçait des mots comme *devoir* et *mérite*, *concours* et *excellence*, *vermine* et *volatiles*. J'ai dit oui. Oui. Merci. Oui. Avec plaisir. Il m'a posé une main sur l'épaule puis a hoché la tête une fois, carré, militaire. Je l'ai regardé s'éloigner.

Je suis allée passer le concours, comme il me l'avait proposé. C'était facile. J'ai fini avec de l'avance : j'avais mon stylo bleu préféré, celui qui glisse sur le papier, c'était comme si ma main volait. Une équation bien résolue, écrite avec soin et goût sur du papier quadrillé, c'est un peu comme de l'art, j'ai décidé. Avant de remplir le dernier feuillet du questionnaire, je me suis arrêtée une minute, mon coude sur la table et ma joue sur mon poing. Par la fenêtre : le ciel d'un bleu rectiligne, la cime des arbres qui se balançait doucement et aucun oiseau. Le dernier feuillet du questionnaire était le plus facile : avais-je déjà enfreint la loi ? Connais-

sais-je des dissidents ? Que pensais-je du premier ministre ?

Je mens très bien.

Les autres étudiants m'arrêtent dans les couloirs et découvrent leurs dents dans ma direction, joyeux. Leurs sourires m'éblouissent comme des flashs. La prof fait une annonce en début de cours : j'ai eu les meilleurs résultats du pays au concours. Tout le monde le savait déjà, bien sûr, les résultats sont publiés dans le journal, mais avoir l'occasion d'annoncer la nouvelle devant un public conquis la rend radieuse et je ne lui en veux pas de vouloir en profiter. C'est grisant cette attention soudaine, je me sens toute auréolée. On me demande comment j'ai fait. Je hausse les épaules. Je regarde le ciel. On me demande quand se passeront les entretiens. Je donne la date. On me demande quelle sera ma réponse. C'est la question la plus facile de toute. Je dirai oui. Ils veulent que je dise oui. Ils veulent que je rejoigne l'armée pour tuer les oiseaux. Je sèmerai partout des graines empoisonnées. J'inventerai des petits missiles à tête chercheuse pour les trouver là où ils se cachent. Des armes chimiques, brouillard jaune, là-haut dans les arbres, qui n'atteindront qu'eux. Mes camarades me congratulent, ravis. Oui, s'écrient-ils, vive le premier ministre, mort aux oiseaux !

Il s'appelle Henry. C'est mon petit copain. Il est fier de moi, pas jaloux, beau quand il se tient dans une certaine lumière. En bref : parfaitement adéquat. Affalés sur mon lit, on s'embrasse. Ses cheveux sentent bon mais j'ai une question : pourquoi ? Pourquoi tuer les oiseaux ? Il se fige, interdit. Son corps contre le mien me paraît soudain froid et immensément lourd. Je me redresse sous son regard effrayé. Pardon, je souffle. C'est une mauvaise blague. Il sourit, son visage s'éclaire et rien n'a vraiment changé. Charmeur, il se penche vers moi, murmure : je n'ai rien entendu, je t'aime, j'ai déjà oublié. Bien après qu'il s'endorme, je suis encore éveillée, le cœur brûlant. Une veine palpite dans mon dos.

La veille de l'entretien, je sors sur le balcon de mon appartement pour fumer une cigarette, la première depuis plus d'un an. Elle n'est pas très bonne et je regrette d'être sortie. En pyjama, pieds nus sur la pierre grise, je frissonne dans la rosée glacée du matin. Mais je m'obstine à tirer, bouffée après bouffée. Mentalement, je fais la liste de ce que je n'aime pas dans le fait d'avoir vingt-deux ans. C'est un âge où on ne peut plus se permettre de n'être que potentiel, il faut accomplir, atteindre des objectifs, se révéler. C'est un âge où on ne peut que poser des questions, sans pouvoir vraiment y répondre. De quoi le futur sera-t-il fait ? Les adultes font semblant d'être sûrs d'eux mais, après tout, ils n'ont pas plus d'informations que moi.

Et le voilà qui apparaît, se pose sur la balustrade. Je ne suis pas surprise. C'est absurde : je me dis, enfin, tu es là, je t'attendais. Il me regarde, l'air intrigué, son bec noir et fin pointant dans ma direction. Il n'a pas peur. J'éteins ma cigarette, les larmes aux yeux.

C'est un étourneau sansonnet.

Je connais son nom : je l'ai étudié pour le concours. Plumes vertes et brillantes cernées de noir, mouchetées de taches claires comme autant de petits

coups de pinceau. Il est minuscule et tellement fier. Je comprends qu'on ait voulu l'exterminer : sa beauté n'est pas de ce monde, elle appartient aux toiles des peintres flamands ou aux chansons des groupes de *rock garage*, tempo quatre quatre, chanteur en sueur et public transporté. Mais il n'y a que lui, sautillant sur la rambarde. Et quoi ? m'interroge-t-il. Je tends la main : il s'y perche. Sa confiance le perdra. Ses serres me chatouillent la paume. De mon autre main, je lui effleure les plumes. Je pourrais l'écraser : ce serait si facile. À la place, je me penche et lui souffle dessus. Il s'envole.

À mon entrée, l'examinateur m'examine de haut en bas, s'attardant sur mes chaussures. Je suis droite et rigide, irréprochable. Pour l'entretien, on s'assied de part et d'autre d'une petite table. Il est vêtu du même uniforme que le soldat : il le boudine, ce qui, bêtement, me rassure. Le problème mathématique qu'il me demande de résoudre est ardu. Je pose mes mains bien à plat sur la table, leur ordonne fermement de ne pas trembler. Réfléchis. L'examinateur s'impatiente. J'aurais eu le temps de le finir cinq fois, déclare-t-il, agacé. Je n'en doute pas, je réplique, polie et imperturbable. Je sais qu'il me teste. Finalement je trouve la clef, j'écris la première équation et les autres suivent, tombant comme des dominos. À la fin, les questions faciles. Ma patrie ? Mes yeux grands ouverts, naïfs et francs. Je donnerais tout pour elle. Le premier ministre ? Mon vrai sourire, celui qui me plisse le front. Un véritable meneur d'homme, monsieur, je l'admire profondément.

Les oiseaux ?

Mâchoires crispées, grincements de dents.

Je les hais. Qu'ils meurent tous.

Il n'y a plus qu'à attendre. Deux jours, m'a dit l'examinateur quand je suis sortie. Trois, tout au plus. Je suis avec Henry quand mon téléphone sonne. Il m'interroge du regard. C'est eux ? Je hoche la tête : oui, oui, ne fais pas de bruit. À l'autre bout du fil une femme me dit : Félicitations, mademoiselle. C'est avec un grand honneur que. Une voie noble s'ouvre. Servir votre patrie. Exterminer la vermine volatile. Votre avenir est assuré. Je raccroche. Henry me dévisage, le visage illuminé. Je dois aller signer demain, j'annonce d'une voix blanche. Il m'embrasse, me caresse, me lèche un peu partout avec l'enthousiasme et la maladresse d'un grand chien.

Je sanglote.

Les larmes ruissellent sur mon visage : le débit est absurde, je suis une fontaine, un robinet. Henry s'arrête. Sans le regarder, je sens sa présence à côté de moi sur le lit pendant de longues minutes, immobile. Finalement, il se lève. J'entends la porte de ma chambre se refermer, puis celle de l'appartement claquer. Il ne m'a pas dit au revoir.

Le lendemain, je marche le long d'un couloir étroit. Des hommes et des femmes en uniforme me serrent la main et me souhaitent la bienvenue, comme si j'étais déjà l'une d'eux. La générale m'accueille assise à son bureau, un meuble en bois massif aux arêtes pointues, et me sert un whisky dans un verre ouvragé. Je réprime une grimace : l'alcool me brûle la gorge comme si je venais de vomir. Elle, elle ne sourit pas.

Elle me refait le discours, yeux brillants, galvanisée. Honneur. Patrie. Le premier ministre. La fin de la vermine volatile. Finalement, finalement. Avec des jeunes comme vous, mademoiselle. Avec des jeunes comme moi ? Elle me tend le contrat. Je le soupèse, le feuillette : il y a douze pages en tout. Je lui dis que je voudrais le lire avant de signer. Elle comprend. Elle se lève, me pose une main — encore ! — sur l'épaule. Prenez votre temps, mademoiselle. J'ai à faire de l'autre côté du couloir. Venez me trouver si vous avez une question.

Je suis seule dans la pièce, la main crispée sur le stylo, le contrat devant moi. Les mots serpentent sous mes yeux, comme de longs squelettes, chaque lettre une vertèbre noire. Je comprends que je ne le lirai pas. À la place, je tourne les pages, jusqu'à l'endroit réservé à ma signature. Je me répète que je mens très bien, que je pourrais signer. Simplement écrire lu et approuvé, puis mon nom : j'en suis capable.

Mais je ne signe pas.

À la place, je dessine.

Des ailes, des becs, des pattes, de longues plumes mouchetées. Leur légèreté sans nom. Sous mes doigts, les oiseaux prennent vie.

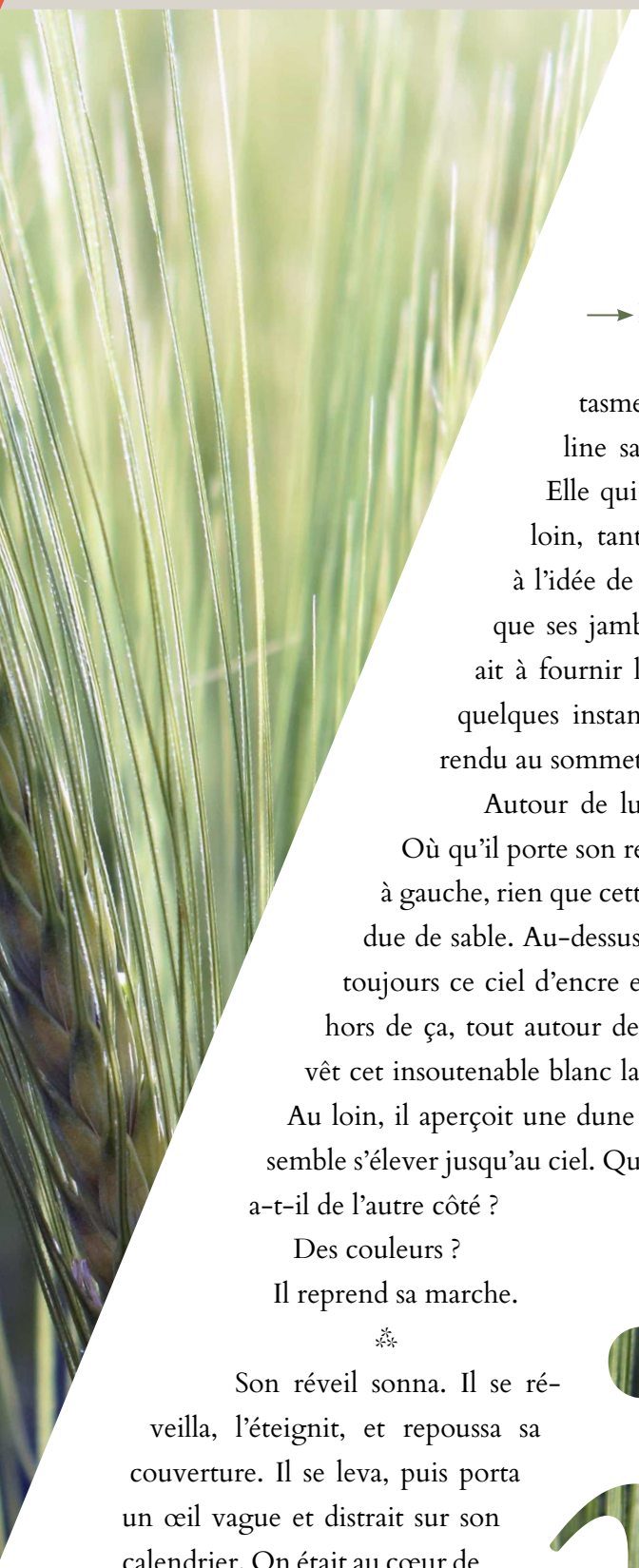
Il est où mon Coca ?

Photo: Émeric LEMAIRE

Il marche. Il ne sait plus depuis combien de temps. Il a arrêté de compter. Autour de lui, tout est vide. Où qu'il porte son regard, à droite, à gauche, rien que cette vaste étendue. Au-dessus de sa tête, rien que ce ciel d'un noir d'encre, sans étoile, où une lune d'un blanc laiteux constitue sa seule source de lumière. À ses pieds, le sable aussi prenait cette teinte blanche insupportable. Il aurait tout donné pour quelques couleurs ; hélas, même sa peau prend ce ton délavé qui enveloppe tout, qui défigure tout.

Et il est seul. Depuis combien de temps déjà ? Il lui semble pourtant bien que, par le passé, il avait eu des compagnons, camarades d'infortune avec qui s'entraider, qu'ils s'étaient encouragés pour continuer d'avancer dans ce vide sans fond. Mais ils étaient partis, l'un après l'autre. Sans qu'il comprenne bien comment, ils étaient parvenus à quitter cette terre malade et désolée. Peut-être que, sans soutien, eux aussi seraient encore au milieu de ce désert aux couleurs pâles. Peut-être aussi qu'il avait rêvé, qu'il n'avait jamais eu d'amis avec qui partager sa peine. Mais pour lui, une seule chose est sûre : il est seul.

Cela fait déjà longtemps qu'il marche ; il va bientôt atteindre la dune. D'est en ouest, c'est le seul point de relief qu'il puisse voir, le seul point vers lequel ses yeux veulent bien pointer. Depuis qu'il la voit, il se demande ce qu'il peut y avoir pour lui de l'autre côté. Une oasis ? Une ville ? D'autres hommes ? →



→ Des couleurs ?

Mais voilà que, tout à ses fantasmes, il commence à gravir la colline sans même s'en rendre compte. Elle qui lui paraissait si haute vue de loin, tant qu'il avait failli renoncer à l'idée de pouvoir l'escalader, voilà que ses jambes l'avalaient sans qu'il ait à fournir le moindre effort. En quelques instants à peine, le voilà rendu au sommet.

Autour de lui, tout est vide. Où qu'il porte son regard, à droite, à gauche, rien que cette vaste étendue de sable. Au-dessus de sa tête, toujours ce ciel d'encre et, en dehors de ça, tout autour de lui revêt cet insoutenable blanc laiteux. Au loin, il aperçoit une dune qui semble s'élever jusqu'au ciel. Qu'y a-t-il de l'autre côté ?

Des couleurs ?

Il reprend sa marche.

⁂

Son réveil sonna. Il se réveilla, l'éteignit, et repoussa sa couverture. Il se leva, puis porta un œil vague et distrait sur son calendrier. On était au cœur de l'hiver, le 22 février. Pour lui, ça n'avait aucune importance. Pourtant, jamais ses plantes n'avaient été aussi vertes.

Nicolas Brunet

Les Arbres & le Ciel

Texte : Henri Aubin

C'était un beau matin du début de l'été. Un de ces beaux matins où tout chante, tout rayonne et brûle de la vie qui renaît avec le retour des beaux jours. La lumière est chaude et douce, l'air est encore vif, pas encore écrasé sous les coups accablants des premières chaleurs. J'aime en inspirer un grand coup en sortant de chez moi, lentement, comme pour mieux déguster chaque goutte de ces instants charmants.

Je quittai ma maison enivré de poésie, d'enthousiasme et de joie. C'était un de ces matins où j'aimerais prendre le monde dans mes bras, ravi de tant de beau, de tant de gratuit et de mystère sacré.

Pourtant, une curieuse sensation m'envahit lors de mon trajet vers le travail. Il me semble que le ciel s'abaisse, que l'atmosphère se rétrécit de plus en plus autour de moi, comme si je me trouvais dans un tunnel de plus en plus étroit. Mais qu'a-t-on donc fait à ce ciel si grand, tout plein de liberté, dégoulinant de possibles ?

Je tente de cacher mon trouble du mieux que je peux en saluant mes collègues. Ils me semblent tous petits à leur tour, comme écrasés par le ciel qui nous

est tombé sur la tête ce matin. Suis-je le seul à m'en rendre compte ? Allez, n'y pense pas. Allume ton ordinateur, lis tes emails. Tu as une grosse journée devant toi.

« Qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ? Tu n'as pas l'air en forme ! »

C'est John, le vieil homme de ménage qui termine d'essuyer la poussière derrière moi. Lui n'a pas l'air écrasé.

Ses grandes mains calleuses font danser le chiffon sur la table laissée vide par un collègue absent. Ses yeux experts suivent avec vigilance le ballet qui balaie, scrutant la moindre tache passée au travers. Comme ma réponse tarde à venir, il interrompt sa chorégraphie et je sens son regard profond se poser sur moi.

« Vraiment, mon petit, tu as une mine à faire peur !

— C'est que… comment te dire ? » J'ai honte de ce que je vais dire. Et pourtant, j'ai besoin d'en parler. « J'ai l'impression que le ciel nous est tombé sur la tête. Le monde, les collègues… tout me semble si petit, comme écrabouillé… J'étouffe !

— Ah, c'est donc ça ?… Oui, moi aussi ça m'avait chamboulé au début. Ça me retourne toujours d'ailleurs. J'espère bien ne jamais m'y habituer ! » Il éclate d'un grand rire franc et sonore.

« Attends, mais tu as la même impression toi aussi ? ce n'est pas moi qui rêve, qui délire ? »

Il retrouve son air grave, respire profondément. Son regard semble scruter le plus profond de mon âme.

« Non. Je crois justement que tu as arrêté de rêver. Tu commences tout juste à sentir ce qu'on a fait à notre pauvre monde.

— "*On* a fait" ? Tu veux dire que c'est de notre faute si le ciel nous est tombé sur la tête ? si le monde me paraît si suffocant, alors qu'il me semblait si beau dehors ce matin ?

— Oui. Laisse-moi donc te raconter une histoire.

« Un homme vivait dans la forêt, à l'ombre de quatre arbres si grands qu'il n'en voyait pas la cime. Ces arbres étaient magiques, et structuraient sa vie.

« Le premier avait les branches qui pointaient vers le ciel. Il abritait de grands oiseaux qui réveillaient l'homme chaque jour de bon matin, et semblaient le houspiller quand il était oisif. L'ombre imposante de l'arbre invitait l'homme à la grandeur et semblait lui indiquer une dimension supérieure à son existence. Souvent les racines de l'arbre le faisaient trébucher lorsque l'homme empruntait un chemin de médiocrité. C'était l'arbre de l'Exigence, l'arbre de l'Idéal.

« Un jour, notre homme fut lassé de cet ombre qui pesait sur sa vie. Il affûta sa hache, et, non sans effort, il abattit l'imposant colosse. Libéré de cet arbre, il pouvait désormais suivre ses petites affaires, sans arrière-pensées, sans le poids du remords.

« Il se coucha fort satisfait.

« Il se leva tard le lendemain, et la présence du deuxième arbre l'agaça. Il était en retard pour son travail, et il ne supporta pas de voir l'arbre

planté là, tout embrouillé de circonvolutions, de branches emmêlées, tantôt pointées vers le haut, tantôt vers le bas. L'homme appréciait son charme autrefois. Sa beauté et son air incongru l'apaisaient à côté de la morgue du premier arbre. Ils lui indiquaient un chemin plus doux vers le plus grand, le plus beau. C'était l'arbre de la Poésie.

« Saisi de rage, l'homme abattit l'arbre, et se réjouit de ce gain d'efficacité.

« Le lendemain, un fruit du troisième arbre lui tomba sur la tête. Il pesta, tempêta, tant et si bien qu'il courut chercher sa hache. Cet arbre était généreux, il donnait sans cesse des fruits que l'homme pouvait partager avec ses enfants et ses amis. L'été, ils dansaient souvent sous cet arbre, et l'hiver venu, ils se chauffaient avec ses branches mortes, blottis ensemble devant la cheminée. C'était l'arbre de la Gratuité, de l'Amour, et du Don.

« Mais la colère de l'homme était terrible, et il n'avait plus le temps de se poser de questions. D'ailleurs, ces fruits pourraient blesser, ou salir, ses enfants en tombant. Et en un tournemain, l'arbre était abattu. Notre homme pouvait continuer tranquillement sa route vers son travail.

« Le lendemain, il s'aperçut que le ciel était plus bas, plus gris, que l'air était plus pesant. Son humeur était de plus en plus mauvaise, et sa vie de plus en plus mécanique. Il avait abattu trois arbres qui portent le ciel et élargissent l'horizon.

— Et le quatrième arbre ?

— J'attendais ta question. Le quatrième arbre était le préféré des enfants. Ils y passaient des journées entières à construire des cabanes, à inventer des histoires fabuleuses ou à tenter de se rapprocher du ciel en escaladant ses branches.

« Mais depuis que leur père avait abattu les trois arbres, ils n'y grimpaient plus, saisis à leur tour par la pesanteur du ciel si bas.

« Et l'arbre dépérissait.

« Les années passèrent, le ciel était toujours plus bas, puisqu'il n'était plus retenu que par le dernier arbre qui ployait sous le poids, seul et desséché.

« Le plus petit des enfants, qui n'était qu'un nourrisson quand son père avait eu son élan de folie, grandissait dans ce monde sombre et pesant.

« Un jour, il put marcher et s'aventura hors de sa maison. Il trébucha sur une racine, grogna et se releva. Il découvrit stupéfait la majesté du vieil arbre dépérissant au fond du jardin. Vu de sa petite taille, l'arbre lui parut immense. Curieux, un peu honteux de sa chute, il s'approcha du tronc et commença à grimper. Le miracle se produisit.

« Un bourgeon sortit de la branche la plus basse, comme ravivé par le contact des mains de l'enfant. Le vieil arbre reprenait vie. D'autres bourgeons suivirent. Avec les années, l'arbre reprit de la vigueur, et commença à porter du fruit. On vit bientôt jaillir trois jeunes pousses autour de l'arbre.

« Intrigué, l'enfant courut chercher son père. Notre homme, un vieillard désormais, tassé et aigri par le poids des années sans saveur, fut touché par l'excitation de l'enfant. Il s'accroupit. Il saisit les feuilles, les caressa. Elles lui rappelaient vaguement quelque chose. Mais oui ! ces feuilles majestueuses, c'étaient celles de l'arbre de l'Idéal, et celles-ci, toutes coquettes, celles de l'arbre de la Poésie. Celles-là, parfumées et fleuries, celles de l'arbre de l'Amour !

« S'élever, grandir avec eux, faire confiance à la vie. »

« Il avait tant regretté son geste insensé ! Comme il avait voulu revenir en arrière pour essayer d'étayer à nouveau le ciel et retrouver sa joie ! Et voilà qu'ils repoussaient, grâce à son petit garçon ! Ô miracle !

— C'est très joli, merci John. Mais tu ne m'as toujours pas répondu. Quel est ce quatrième arbre, capable de ressusciter les trois autres ?

— C'est l'arbre de la Jeunesse, l'arbre de l'Enthousiasme. Cet arbre, il t'est offert, mais c'est à toi de le soigner, de le faire grandir. Tu as grandi dans un monde où bien des gens ont abattu les arbres qui portaient notre ciel. Tu peux sacrifier ton arbre à ton tour, finir aplati, écrasé à ton tour, mener une vie plate, sans saveur. Une "carrière", comme ils disent. Pour moi, une carrière ce n'est rien d'autre qu'une belle montagne saccagée, éventrée à coups de dynamite pour en tirer des tas de cailloux inertes. Ou bien tu peux écouter ton instinct, et offrir au monde l'appel que tu ressens. L'appel à lever la tête, à croire qu'on peut grimper aux arbres, s'élever, grandir avec eux, faire confiance à la vie. Crois-moi, ton petit arbre grandira vite, il soulèvera ton ciel, et celui des autres. Petit à petit. »

Dossier École

Hervé Biausser · p.26

Les élèves témoignent · p.29

Un cursus d'avenir ? · p.30

Les mendiants que j'ai croisés sur le chemin du boulot · p.33

Étienne Klein · p.35

Sacrifier sa césure ? · p.37

Géraldine Carbonel · p.39

Mon manager idéal · p.40

Ce dossier a été réalisé entre mai et octobre 2017 et est principalement centré sur la fusion CentraleSupélec et sur le nouveau cursus. À ce sujet, vous pourrez découvrir une interview exclusive d'Hervé Biausser, des témoignages d'élèves recueillis durant la Rencontre CentraleSupélec, et un article d'Emilien Ravigné constitué à partir d'interviews de MM. Puel et Cagnol, ainsi que d'élèves du projet innovation sur le nouveau cursus.

D'autres thèmes sont également abordés dans ce dossier, comme le sacrifice dans le domaine de la recherche par M. Klein, ou la description du manager idéal par différents élèves et anciens élèves de CentraleSupélec.

Enfin, deux touches artistiques vous sont proposées au sein de ce dossier : une nouvelle d'Aylin Manço, et un reportage photographique réalisé dans le cadre de Fanfare Sans Frontières.

Hervé Biausser

« C'est une transition extrêmement forte. »

Le directeur de CentraleSupélec s'est entretenu avec Hiatus *le 9 juin 2017. Morceaux choisis. —*

Nous allons commencer par discuter de la fusion, et une première question à ce sujet est la suivante : quand pensez-vous que la fusion sera proprement achevée, aussi bien au niveau matériel qu'académique, notamment au sujet de la renommée ? Quand CentraleSupélec apparaîtra-t-elle unie ?

Je pense qu'il y a effectivement différentes échelles de temps, qui sont toujours fidèles à un vieux principe : changer, c'est changer deux fois : c'est changer les choses, mais c'est surtout changer le regard que les gens ont sur les choses, et c'est ça qui est l'étape limitante : c'est l'étape de la culture, et c'est ça qui va faire que la fusion va être effective. La fusion sera achevée quand on pourra considérer que des bases de culture commune ont été posées, construites, et qu'il y aura une culture unique. C'est le moment où l'on nous regardera comme un objet unique, que nous, nous le vivrons comme un objet unique.

Il y aura des étapes transitoires, intermédiaires, qui sont importantes : la première étape sera évidemment le déménagement parce qu'elle va permettre de mettre 80 % des équipes ensemble. […] Vivre ensemble, se côtoyer, partager le même présent, c'est quand même très important. La deuxième chose c'est évidemment le lancement d'un cursus unique. […] Les valeurs que va porter le nouveau cursus vont être absolument déterminantes dans la construction d'une culture commune. […] Le sentiment qui nous anime, c'est celui-là : c'est à la fois notre mission et notre fierté, de former des élèves. Donc si on est fier des gens qu'on a formés, si on pense qu'ils sont conformes à notre mission, à ce qu'on veut qu'ils portent — en respectant leur liberté et en respectant ce qu'ils sont, mais qu'ils portent ce que l'on souhaite qu'ils portent — je pense que là ça sera terminé.

Cependant les élèves craignent une dépréciation de l'image de marque de l'École, notamment en invoquant la différence de niveau entre les derniers admis dans les deux écoles. Qu'avez-vous à dire à ce sujet ?

On a une école qui offre des possibilités quasi infinies. Je ne vois pas beaucoup d'écoles qui offrent une gamme de possibilités aussi large. En fait on va rester très sélectif, mais avec une taille congruente avec l'ambition internationale. Et je pense que les écarts de niveaux ne sont pas tels que l'on diminue significativement la qualité des ingénieurs. Je ne crois pas à ça. Ce sont des ingénieurs à la française, qui sont passés par la prépa, etc. Donc cette image, on continue de la porter, et on est quand même perçu — avec Polytechnique et les Mines — comme l'archétype des écoles d'ingénieurs françaises, sur le modèle français. Donc je ne suis pas très inquiet.

La question du nombre de diplômes, avec le «diplôme expert», revient beaucoup, et les élèves déplorent les apparents revirements de situation, et la trahison de la volonté première: celle d'un diplôme unique.

Ce qui génère l'idée du cursus Tech, c'est pas du tout de faire un diplôme de luxe et un diplôme au rabais. L'idée vient beaucoup plus de l'équation économique, et je dirais même plus du modèle d'activité de l'École. On est quand même à un tournant qui fait que, qu'on le veuille ou non, nos institutions d'enseignement supérieur — surtout les Grandes Écoles — vont devoir changer de modèle d'activité. Pourquoi ? Premièrement, c'est que le modèle financier actuel n'est pas pérenne. La raison majeure est que nous sommes une institution publique, donc nous avons un actionnaire unique qui est l'État, et que l'État se désengage. [...] Premier élément.

Deuxième élément, c'est l'équation financière que je donne à mes élèves dans mon discours d'accueil qui est qu'en gros, en valeur, une année d'étude à Centrale ou à Supélec dans le cadre du cursus ingénieur, ça vaut 25 000 €, et l'État nous en donne 10 000. Quand on dit à l'État « est-ce que vous pouvez nous en donner 11 000 ? », la réponse c'est : « Augmentez les frais de scolarité. » C'est-à-dire que ce n'est pas l'État qui va payer, ce sont les acteurs. Et nécessité fait force de loi, donc on va augmenter les frais de scolarité. Par conséquent on ne peut fonctionner que si l'on génère de la ressource, ce que l'on appelle des « ressources pleines », c'est-à-dire des ressources qui ne sont pas garanties par la prise en charge du service public.

Donc il faut de toute façon trouver les ressources. Comment on les trouve ? En faisant des contrats de recherche, du partenariat entreprise, des chaires... [...] Et là l'analyse qui est faite c'est qu'on est un peu au bout ; on va avoir du mal à en tirer beaucoup plus. [...] On va être amené à développer des activités lucratives qui vont être davantage en relation avec notre cœur de métier, en particulier la formation : il faudra que l'on développe des formations payantes, au prix du marché. Un master au niveau international ça se paye entre 12 et 15 000 €, et il y a des tas de gens solvables qui sont prêts à payer 12 000, 15 000, 18 000 € pour un master. [...] Alors on pourrait faire un cursus d'ingénieur à 13 000 €, mais l'offre serait divisée par deux, et ce n'est pas ce qu'on veut ; nous ce qu'on veut c'est que vous ayez la meilleure offre possible.

> « Une école qui offre des possibilités quasi infinies. »

La sensibilité et l'ouverture culturelle et artistique est importante pour les élèves à vos yeux, et certains s'interrogent sur le retour des Activités d'Ouverture Culturelle dans le cursus ?

Je suis extrêmement ravi et favorable à ce que les élèves s'intéressent à des disciplines qui ne sont pas des disciplines de l'ingénieur, et l'art en est une. Pourquoi ? Pour tout ce que l'art peut apporter comme éléments non verbaux, d'imagination, d'expression de soi sur d'autres dimensions... Je suis absolument convaincu que c'est aussi exploiter une dimension de sa personne, [...] et une formidable façon de découvrir, de prendre conscience de ses propres dimensions. [...]

Je pense que c'est extrêmement intéressant. Je ne sais pas si ça sera dans le cursus ou en-dehors du cursus, mais tant que je serai directeur de cette école je continuerai à encourager ça. [...]

Les initiatives étudiantes — comme le site invitant les étudiants à discuter de leurs difficultés personnelles seconfier.com — et les préoccupations sur le bien-être étudiant sont-elles nouvelles ?

La réponse est oui et non. Je vais commencer par non. C'est quand même très clair, entrer en école est une énorme transition : on est en prépa, on sort de l'adolescence, et puis trois ans après il faut qu'on soit adulte et en mesure de travailler ; c'est une transition extrêmement forte. C'est un moment où beaucoup de choses changent et où beaucoup de questions commencent à se poser, et c'est en soi dur, pénible, inquiétant. Je pensais à cette très jolie phrase de Christian Bobin, qui dit : « Quelle que soit la personne que tu regardes, sache

qu'elle a déjà plusieurs fois traversé l'enfer. » *(N.D.L.R. : dans* Les Ruines du ciel*, 2009)* Cette phrase amène à beaucoup d'humilité, de respect aussi, parce que tout le monde a vécu des moments difficiles, des moments de trouble, de désespoir, où rien ne va, et puis ça ira toujours un peu mieux après. Mais tout le monde a vécu ça.

Oui, c'est nouveau, et par deux aspects. Le premier est qu'il y a plus de facilité à en parler qu'il y a 30 ou 40 ans. Et ça c'est très important. Quand on est en difficulté, il faut en parler. Parler, c'est mettre les choses sur la table, et c'est se donner une façon d'avoir de la distance, de l'appréciation sur les choses. Quand vous êtes dans votre malheur, triste, que ça ne va pas, parler, ou écrire, c'est une façon de traiter avec cette chose, qui fondamentalement vous arrive, mais qui fondamentalement n'est pas vous. Vous ne vous résumez pas à la somme de vos sentiments. Vous êtes autre chose, vous avez d'autres valeurs, vous êtes une structure de personnalité. Par moments ça va, par moments ça ne va pas, mais vous n'êtes pas, et les personnes ne sont pas *que* ce bonheur ou *que* ce malheur. Elles sont ce qu'elles sont, et puis il y a des moments où ça va et des moments où ça ne va pas. [...]

Je vous l'ai déjà dit par le passé : il ne faut surtout pas croire que le sens vous est donné. Si à 20 ans ou à 25 ans on n'est pas capable de dire quel est le sens de sa vie, ce n'est pas un problème. Franchement pas. C'est normal, ça se construit toute sa vie. Toute sa vie, on se repose des questions. C'est normal. Et c'est inquiétant, mais… on a tous vécu des moments de cette nature [...].

D'un autre côté, je le répète, c'est très bien que vous puissiez en parler, et je pense que c'est d'autant plus nécessaire que le monde dans lequel on vit est beaucoup moins *secure*, stable, lisible… Donc je pense que c'est très légitime. C'est donc très bien qu'il y ait des cadres pour en parler, et c'est très légitime que les gens en parlent. Et là-dessus, chacun est comme il est : est-ce que c'est un copain ? Est-ce que c'est une ligne d'écoute ? Est-ce que c'est un psy ? Est-ce que c'est un prof ? Est-ce que c'est un parent ? Peu importe. Mais je crois que c'est bien. •

LA QUESTION FIL ROUGE

Faut-il sacrifier son insouciance sur l'autel de l'ambition ?

La première chose c'est : l'ambition est-elle un autel ? Je ne le crois pas. L'ambition c'est quand même un mot qui est — tout du moins dans la culture française — connoté plutôt négativement. Moi je crois pourtant qu'il faut être ambitieux pour soi et pour les autres. Mais l'ambition est toujours, me semble-t-il, associée à la notion de pouvoir. Je suis ambitieux donc je veux réussir contre les autres ou malgré les autres. Et ça ce n'est pas une bonne ambition. Ce qui est une bonne ambition c'est de porter un projet qui fait sens pour soi et pour les autres. Le but du jeu n'est pas de réussir contre les autres en étant plus fort qu'eux, c'est de réussir avec les autres en étant meilleur que soi. C'est ça qui est intéressant. Et l'ambition elle doit être là : elle doit être de porter quelque chose qui fait sens pour les autres et qui vous vous permet d'exprimer ce que vous avez en vous. Exprimer ce qu'on a, ce qu'on croit, le porter, essayer de le faire partager, c'est une ambition. [...]

Est-ce qu'il faut être insouciant ? Je pense qu'il faut avoir des *moments* d'insouciance. On ne peut pas se permettre d'être constamment insouciant, mais il faut avoir la capacité, par moments, de se mettre dans une disposition d'insouciance, dans laquelle je refuse le souci : je reviens en moi, je reviens dans ce que je sens, ce que je perçois ; je ne fais pas de ce que me propose la vie un souci. [...] La deuxième chose que ça m'évoque c'est qu'on ne peut pas être insouciant quand on est en situation de responsabilité : vous devez avoir le souci des autres. [...] Mais même quand on se lance dans des projets qui ont une conséquence directe sur la vie des gens, quand on prend des décisions, ces décisions ne sont jamais totalement rationnelles. *Jamais*. Il y a toujours un moment où on a pesé le pour, on a pesé le contre, on pense qu'il faut faire ça, mais il y a une dimension qui est « je *crois* qu'il faut faire ça ». Ce n'est pas de l'insouciance, mais c'est de dire que dans la décision face au souci on n'a pas que des réponses rationnelles. •

Les élèves témoignent

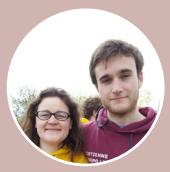
« L'identitée centralienne, pour moi c'est essentiellement l'associatif, qui ne va pas être dissout à travers la fusion ; je pense au contraire que ça va l'enrichir. — Baptiste

Vraiment pour moi l'intérêt de CentraleSupélec c'est la vie associative qui va être renforcée : on aura plus de public, plus d'activités possibles, plus de poids… — Arthur

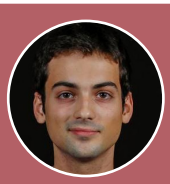
La fusion permet de proposer plus de majeures en 3A, ça ouvre des voies c'est une bonne chose. Par contre, les "crises" ont été mal gérées par la Direction qui ne communique presque pas avec les élèves. C'est très négatif. — Sacha

Le petit souci c'est qu'en fait, la seule chose que l'on voit de CentraleSupélec c'est des discours sur un cursus qui n'existe pas donc c'est pas forcément positif. — Jérémy

Je me sens autant élève de Supélec que de CentraleSupélec. Ça ne veut pas dire grand-chose. Pour moi c'est pareil. — Mathilde



Personnellement, on se sent beaucoup plus Supélec que CentraleSupélec… Après, à Gif, les étudiants sont beaucoup plus proches de Centrale quand même… Mais pour nous à Metz, même Gif ça nous paraît loin. Alors en plus Centrale… En tout cas, on dirait qu'il y a un regroupement autour de Paris avec Centrale et Supélec Gif et que les petits campus sont laissés de côté… — Étienne & Marie



La fusion aura été une chose plutôt inédite à gérer y compris pour les étudiants et je pense qu'on pourra en tirer une expérience formatrice malgré les obstacles et l'ampleur du projet. — Thomas »

Un cursus

Regard sur la future formation

Article : E. Ravigné — Interviews : A. Apollis, T. Dugast, C. Gontier, F. Manca, S. Perrin —

« La transition entre la prépa et CentraleSupélec devra être continue, peut-être même dérivable, voire C∞ ». Le ton est donné, si Centrale et Supélec ont fusionné et s'installent ensemble sur le plateau de Saclay c'est pour être une école d'entrepreneurs certes, mais avant tout une école d'ingénieurs de haut niveau scientifique.

C'est le but affiché de John Cagnol (ci-dessus), qui dirige le nouveau cursus CentraleSupélec dont il explique avec fierté la genèse : « Nous voulons que l'ingénieur CentraleSupélec soit quelqu'un qui entreprend, qui se réalise dans l'action. Nous avons donc mis en place neuf compétences majeures et avons réalisé le cursus à partir de là ». De plus des enquêtes poussées ont été réalisées aupèrs des recruteurs et des entreprises pour saisir leur besoin : « dans un contexte évoluant très rapidement, une nouvelle cartographie des enseignements était nécessaire mais la fusion a offert de nouvelles possibilités pour répondre aux demandes du marché » et donc construire le nouveau cursus.

Pour un nouvel étudiant ce cursus est un paradoxe. D'un côté, il offre toujours une grande liberté après la prépa, puisque le tronc commun est réduit au bagage minimum tandis que l'offre d'électifs est démultipliée — promotion de 800 élèves oblige. La direction tient ainsi à développer la possibilité pour chacun de construire son cursus et par là de retrouver le plaisir de se former en vue du métier d'ingénieur. Mais d'un autre côté, voilà des décennies que cette soudaine liberté *d'après-concours* se traduit par un laisser-aller chez certains élèves. Ainsi le but avoué de la rénovation est-il d'améliorer l'encadrement des *taupins* et d'imposer une composante de contrôle continu quasi hebdomadaire pour les étudiants. Ici tient le paradoxe d'une formation innovante mais réactionnaire. Le travail devra être réparti de façon homogène sur toute la scolarité, c'est pourquoi on ne calcule plus la charge de travail sur les heures passées en présence d'un professeur mais bien les heures passées à étudier, les HEE dans le jargon de l'administration (les Heures Étude Élève). Il faudra pour les nouveaux élèves travailler 45 h, HEE donc, par semaine pour valider ce diplôme, qui sera, prévient J. Cagnol, « plus difficile que le diplôme Centrale et le diplôme Supélec ».

Mais alors, cette mue nécessaire des options et filières constitue-t-elle réellement un renouveau ? Pour les habitués des réformes de l'enseignement primaire et secondaire, le parcours CentraleSupélec n'a rien de surprenant ; dans le milieu des Grandes Écoles d'ingénieur, le changement tient presque de la révolution.

La question du sens s'ajoute à celle des connaissances. En effet les enseignements ne se répartissent plus en cours obligatoires et successifs mais en périodes thématiques ou générales. L'élève choisira sa problématique, « le véhicule autonome, la gestion d'une épidémie par exemple », qui structurera les cours. À l'ouverture de la séquence, un panorama de tous les enjeux socio-économiques, éthiques ou scientifiques préparera le terrain à une ou deux semaines d'intégration en fin de thématique : un projet concret porté par un laboratoire ou une entreprise — des sy-

LA QUESTION FIL ROUGE

Faut-il sacrifier son insouciance sur l'autel de l'ambition ?

G. Puel : L'important pour moi c'est l'idée d'équilibre. Quand je pense au sacrifice, le premier auquel je pense c'est l'aspect recherche de mon métier que j'ai dû mettre un peu entre parenthèse pour continuer mon enseignement et ma mission auprès de la Direction des Études. Il n'y a jamais de sacrifice au sens strict du terme mais c'est certain que face à un certain volume horaire disponible il faut placer le curseur entre plusieurs choix, l'insouciance ou l'ambition par exemple. C'est un aspect que les élèves voient tous les jours en jonglant entre l'associatif et les cours. Personnellement je ne considère pas ce que je fais comme un choix de carrière mais comme un service que je peux rendre à l'École. L'idée forte finalement c'est d'arriver à avoir des priorités bien définies. •

d'avenir ?

de CentraleSupélec

nergies entre structures qui était l'idée forte à l'origine de Paris–Saclay.

Les élèves seront évalués pendant ces séquences, sanctionnés par des notes — qui font de la résistance dans la formation —, mais également par la validation des fameuses compétences de l'ingénieur. « Un élève qui présente très mal son travail est actuellement peu pénalisé, reproduit ses erreurs, et finit son cursus en ne sachant toujours pas présenter. Chaque élève sera donc maintenant suivi individuellement en compétences, et se verra proposer des travaux complémentaires pour corriger ses défauts. Nous voulons mettre les étudiants sur des trajectoires de réussite. »

Ce cursus, « l'*unique* hériter de Centrale et de Supélec » insiste-t-il, est une chance pour les deux écoles très complémentaires d'améliorer la formation proposée aux élèves — les carences de l'une étant les forces de l'autre. L'enseignement de chaque école possède une très forte corrélation avec les laboratoires présents au sein des établissements, les chercheurs étant par statut enseignants également. Très logiquement, Supélec apporte en dot à la fusion des laboratoires de génie électrique et automatique internationalement reconnus, composante faiblement représentée à Centrale qui met en avant ses compétences en *mechanical engineering*.

Voilà qui devrait faire plaisir à l'actuel responsable du cursus Ingénieur Centralien, Guillaume Puel (en haut à droite), professeur de mécanique pour les premières années de l'ex-Centrale Paris mais également le directeur adjoint de la mise en œuvre des enseignements — une triple casquette qui complique singulièrement l'organigramme de l'École. Les élèves impliqués par la Direction pour aider à la mise en place du cursus dans le cadre de leur projet de 2e année ont d'ailleurs observé que toute innovation nécessitait énormément d'efforts du fait de cette complexité et de la multiplicité d'acteurs de l'École. Ils déclarent pourtant, presqu'avec surprise : « on a vraiment été impressionné par le fait que tout le monde était à notre écoute. »

Les équipes d'étudiants qui se succèdent ainsi depuis des années auprès du personnel de l'École pour la création de cette nouvelle formation se font le relais des préoccupations des élèves — aisément oubliés dans ce genre de projet. Ils ont notamment pu insister sur l'importance qu'attachent les élèves, tant à Gif-sur-Yvette qu'à Châtenay-Malabry, à leur engagement associatif, qui constitue une part essentielle de l'ADN des deux établissements. G. Puel le déclare fièrement face aux étudiants : « les associations forment un environnement stimulant qui vous permet de prendre des responsabilités sur des projets qui vous passionnent et cela vous apporte beaucoup ». CentraleSupélec va donc continuer à reconnaître les projets associatifs et les compétences associées dans le cursus des élèves.

Il est vrai que ces expériences font partie des atouts de l'ingénieur « à la française » répétés à l'envi. Sont mis en avant pêle-mêle l'exigence du recrutement, les capacités d'abstraction et de conceptualisation, contrebalancées par une « intelligence émotionnelle ». Malgré une présence renforcée de l'anglais dans la formation et l'augmentation des frais de scolarité, il n'est pas question de concurrencer les universités américaines sur leur terrain.

En plus des échanges internatonaux obligatoires pour obtenir le diplôme, les élèves auront la possibilité d'effectuer des mobilités dans les deux autres campus de CentraleSupélec, à Rennes et à Metz, pour profiter de leurs laboratoires d'excellence. Des campus de région qui ont été au cœur de tensions lors de l'année écoulée, avec la polémique d'un cursus « expert » qui se développerait indépendamment du diplôme Ingénieur de CentraleSupélec. J. Cagnol reconnaît que cet épisode est « essentiellement une erreur de communication » puisque ce cursus n'aurait aucun lien avec le nouveau diplôme né de la réunion des deux écoles. Une communication que les élèves de Centrale comme de Supélec ont jugé insuffisante sur tous les sujets de la fusion. Des travaux complémentaires sont-ils à l'ordre du jour pour permettre à la nouvelle direction de CentraleSupélec de tout de même valider la compétence C7 « Savoir convaincre » ? •

Comparatif des cursus

ANCIENS CURSUS	NOUVEAU CURSUS
Entre 30 et 40 HEE selon les années et les cursus	Environ 45 HEE hebdomadaires sur les 1re et 2e années
Notation classique ; les compétences sont implicites.	Prise en compte des compétences avec une formulation explicite
Tronc commun et électifs sans agencement particulier	Division en séquences thématiques appliquées et en séquences générales, de 8 semaines, avec des semaines intercalaires
Cours transverses permanents (langues, sport, SHS, etc.)	
Niveau C1/B2 en anglais en sortie	Niveau C1+ en anglais en sortie
Mode projet présent de façon inégale entre les deux cursus	Insistance sur le fonctionnement en mode projet
Déséquilibre dans la charge de travail entre les deux années (cursus centralien)	Équilibre sur les 1re et 2e années
Notation par Contrôles Finaux — cursus centralien — ou examens en fin de semestre (« partiels ») — cursus Supélec	Notation par contrôle continu, évaluation de projet et examens (en fin de période, type « partiels »)

Ce tableau constitue une synthèse des informations à notre disposition en septembre 2017. Il ne saurait être exhaustif ou définitif.

Étienne Klein

« La notion de sacrifice est plutôt rétrospective. »

Étienne Klein, philosophe, physicien, a reçu le 20 mai 2017 Hiatus *pour une discussion sur l'innovation, la recherche, et le sacrifice. —*

Quel est, selon vous, le rôle de l'ingénieur au sein de la société ?

Je le définirais comme un intellectuel de l'agir technologique qui a aussi la capacité de penser ce qu'il fait, en dépassant la gestion technique. Cela réclame de la science, de la technologie, de l'anticipation, de l'ambition au sens de *projet*, et demande un regard sur les aspects sociaux de la chose. La technologie, je pense, transforme beaucoup plus la société que le politique ou que l'évolution des valeurs de la société. L'ingénieur se voit confier une responsabilité particulière.

À ce sujet, comment expliqueriez-vous le décalage entre la technologie, qui prend une place de plus en plus prépondérante dans nos vies, et la méfiance d'une partie de la population ?

Il y a un rapport schizophrène vis-à-vis de la technologie : dans les comportements on est avide de la consommer, mais dans les jugements on sent une méfiance, à mon avis portée par le fait que nous avons bien conscience que la technologie — par les innovations — fait l'Histoire. Des bouleversements se produisent sous nos yeux, ce qui est très excitant, et en même temps c'est très angoissant, parce que personne parmi nous n'est capable de dire quelle histoire on fait. Par exemple, si je vous demande comment vous voyez la société française en 2025 ou 2050, tous les scenarii sont possibles. Quand j'étais à votre place, l'an 2000 était l'objet de tous les discours. Il était configuré ; les journaux ne parlaient que de ça : on avait une représentation de l'an 2000 alors qu'on était en 1981. C'était une espèce d'horizon qui n'était pas forcément rassurant mais qui donnait une image vers laquelle on pouvait orienter sa propre trajectoire. Je pense qu'aujourd'hui, le futur est laissé en lévitation intellectuelle, en jachère, et donc il a tendance à être colonisé par les peurs.

La recherche est une part importante de votre travail. Est-ce qu'il y a des sacrifices de faits dans la recherche ? Doit-on sacrifier une recherche fondamentale qui est belle parce qu'elle n'a pas d'application technologique ou économique immédiate ?

Je pense que la notion de sacrifice est plutôt rétrospective. C'est-à-dire que quand vous faites un choix, vous ne vous dites pas que vous allez effectuer des sacrifices. C'est un choix parce que vous avez envie de faire plutôt ceci que plutôt cela. C'est lorsque vous examinez votre ligne d'Univers, votre parcours, que vous vous dites que vous avez fait des sacrifices. Mais au moment où on agit, on agit sous forme d'impulsion et on n'a pas l'impression de faire des sacrifices. Même celui qui se dit « je ne veux pas faire de sacrifice, je veux une vie tranquille » se rend finalement compte qu'il est passé à côté notamment des joies du stress. Être stressé, ça donne un sentiment d'existence qu'on n'a pas dans le repos. Ce qui est cependant embêtant dans la

recherche d'aujourd'hui, c'est qu'elle est désormais financée par projets, alors qu'auparavant on finançait des organismes de recherche. On ne se souciait pas de ce à quoi ça allait servir, puisque c'était l'objet d'une négociation avec l'État. Alors qu'aujourd'hui, une grosse partie du travail du chercheur consiste à rédiger laborieusement des projets. Cela a beaucoup changé le métier lui-même et je dirais, sans être négatif, le plaisir du métier. [...]

Et considérez-vous avoir fait *personnellement* des sacrifices pour votre carrière dans la recherche?

Ce qui m'intéressait, c'était justement de faire un pas de côté vers la *philo* de la physique. J'ai donc — sans forcément le vouloir — changé de trajectoire ; j'ai refusé des postes hiérarchiques. Mais je ne dirais pas pour autant que je me suis sacrifié. Il y a eu des moments difficiles parce que quand on est *entre*, on a des moments d'inconfort ; on ne sait pas très bien qui on est, ce qu'on doit faire. [...] Il y a toute une période où on est porté par son talent, son histoire, son environnement. Et pendant quelques années, vous allez vivre avec cette rente, cette étiquette. [...] Et vous voyez qu'il y a beaucoup de gens qui changent de vie à 50 ans, en pensant à la brièveté du temps qu'il reste : la seconde vie démarre là. Ce n'est pas une rupture avec la première ; ça peut être une réorientation qui vise à exploiter des talents qu'on avait enfouis, ou des vocations qu'on n'avait pas écoutées. La vocation n'est jamais complètement déterminée. On peut la découvrir plus tard, et d'ailleurs elle peut être en rupture avec ses talents. Je dirais qu'il y a une période où l'on est dans l'expression de ses talents connus, et après il y a une partie de la vie qui se déploie vers l'exploration de sa vocation.

Quid de l'épanouissement culturel et humain des élèves?

Je trouve que vous avez une marque très chargée. On vous demande non seulement d'être dotés de toutes sortes de connaissances, mais en plus d'être compétents, épanouis, sûrs de vous ; ça fait beaucoup d'injonctions, et je ne sais pas si elles sont compatibles. Je pense qu'il y a certaines choses qui progressent en silence à l'intérieur de soi, par la maturation, par l'expérience, par la tranquillité. [...] Je ne suis pas tout à fait sûr qu'il faille internaliser la culture au cursus, ce qui peut lui faire perdre le parfum magique qu'elle peut avoir, mais plutôt la vivre par l'ouverture et par des *sorties* culturelles. Il est nécessaire d'être en contact avec la culture dès l'école évidemment, mais on a aussi la vie. [...]

En arrivant en école, on a le temps de réfléchir à soi. Comment ressent-on ce changement?

C'est la période où vous réfléchissez à vous-même, à des questions sur l'identité, à ce qu'on veut faire, et l'horizon est beaucoup plus long que celui de la prépa. En fait la prépa bande votre horizon, et donc votre rapport à vous-même. On a l'idée que ce qui va se passer après dépend beaucoup de soi, de qui on est. Les questions existentielles ne sont pas forcément les questions les plus douloureuses. Mais c'est bien de les aborder maintenant plutôt que jamais. •

LA QUESTION FIL ROUGE

Faut-il sacrifier son insouciance sur l'autel de l'ambition ?

Croire au progrès, c'est accepter de sacrifier du présent personnel au nom d'un futur collectif. L'innocence : est-ce qu'on naît innocent ou est-ce qu'on naît entaché par le péché ? Je me rends compte que j'ai vécu dans une certaine forme d'innocence. Cela s'est arrêté récemment puisque j'ai été attaqué par la presse pour plagiat, et cela m'a atteint parce qu'il y avait des accusations fausses, des faux documents, etc. J'ai perdu ma naïveté au sens où j'ai découvert certains stratagèmes politiques. Il faut perdre un peu de sa naïveté et en même temps garder suffisamment de naïveté pour être enthousiaste ; le risque est de devenir cynique. Mais il ne faut pas être cynique, il faut être lucide et enthousiaste. Et je pense que le drame que l'on peut vivre, quelle que soit sa position dans la société, est de perdre l'enthousiasme, ses envies, ses projets. •

Les mendiants que j'ai croisés sur le chemin du boulot

Une nouvelle d'Aylin Manço

Aller

En bas de chez moi, il y a un homme — la soixantaine naïve sous son béret — qui arrête les voitures et les passants pour demander des pièces. Il sourit en permanence, je ne sais pas comment il fait. En me croisant ce matin, il lève les mains comme pour m'apaiser, parce qu'un jour je lui ai répondu « non merci » plus sèchement que je ne le voulais. Depuis ma présence l'intimide.

Dans le tram 92, un couple, lui avec sa guitare et elle qui chante au micro. Un ampli monté sur des roulettes de cabas ajoute de la réverbération à sa voix. Elle porte une doudoune rouge vif, un pantalon moulant à motifs léopards et elle chante bien, pour autant qu'on puisse bien chanter devant le public récalcitrant du tram de 9 heures. Tout en fourrageant dans mes poches, je me demande ce qu'est l'art et ce qui fait que cette performance n'en est pas. Je trouve une pièce de 10 centimes et la laisse tomber dans le gobelet en carton qu'elle me tend.

Près de l'arrêt Louise où je descends, un gars à genoux sur le sol, cheveux argentés, bonnet à pompon, le visage à moitié couvert par une écharpe grise. Il y a un panneau en carton posé à côté de lui : « MA FAME E MALADE SCUSE-MOI ». Je n'invente rien. Peut-être qu'il sait écrire et qu'il a intentionnellement fait des erreurs parce que le *pathos* rapporte. Peut-être que non.

Je remonte vers Porte de Namur. Sur les marches de l'église des Carmes est assise une vieille dame aux yeux très bleus enfouis dans son visage tout froissé. Elle, je lui donne souvent : parfois des pièces, parfois un fruit. (Une banane ou un kiwi mais jamais de pommes : elle n'a plus de dents de devant pour les croquer.) Quand elle me remercie, elle m'appelle Poupée. Invariablement, elle me propose de prendre un journal, un des exemplaires usés qu'elle ramasse dans la station de métro. Invariablement, je refuse. Comme je lui donne souvent, je suis gênée de passer devant elle aujourd'hui sans m'arrêter alors je m'approche. « Je n'ai plus de pièces madame, je suis désolée. » Elle relève la tête. « Tu as des billets ? » Je ris. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Non madame, je n'ai pas de billets non plus. Je lui souhaite une bonne journée et repars. Si j'avais à manger, je lui donnerais. Mais je n'ai rien.

(C'est un mensonge. En réalité, j'ai du chocolat dans ma sacoche — 70 % de cacao, bio, sucré avec du nectar de noix de coco — mais je ne suis pas prête de le partager.)

À l'entrée de la chaussée d'Ixelles, juste en face du métro Porte de Namur, il y a un jeune mec, assis sur une couverture. Il serre un grand chien noir à la langue pendue contre lui. Cigarette au bec, tignasse brune en bataille sous un bonnet crasseux, il passe un regard étonné par-dessus l'échine de son chien. Il a mon âge. Qu'est-ce qu'il fout là ? Je pourrais m'approcher et lui faire la proposition : « Mec, il y a une chambre de libre chez moi, tu devrais venir, c'est pas grand mais c'est chauffé, qu'est-ce que t'en dis ? » Je ne le fais pas. C'est un choix conscient et délibéré. Qu'est-ce qu'on ferait de son chien ?

Destination

Dans l'ascenseur de la tour où se trouve mon bureau, je me rends compte, appuyée contre la paroi de la cabine, que j'ai suffisamment d'argent pour changer une vie. Pas toutes les vies des mendiants que j'ai croisé ce matin-là, mais je pourrais en chan-

ger une, ce serait faisable. Je pourrais en choisir un et lui dire : « Viens, viens, je vais te donner mille euros par mois jusqu'à ce qu'on te remette sur pied, viens on va te rhabiller, te trouver un appart', un boulot, une famille, du bonheur… »

J'ai raconté à un ami à quel point je haïssais mon trajet sur l'avenue de la Toison d'Or et cette misère humaine sur fond de vitrines de boutiques de luxe. Il m'a suggéré de faire du télé-travail comme ça je n'aurais plus à le faire, ce trajet. Le problème, ce n'est pas l'état du monde, a-t-il déclaré, c'est la façon dont tu l'appréhendes.

Pour ouvrir la porte du bureau il faut presser son index sur un lecteur d'empreintes digitales. Dans l'*open space* il y a : des lampes Ikea au design branché, tout Bruxelles en panorama, des poufs orange, du thé chaud à volonté, des collègues qui trouvent que j'ai de la valeur.

Retour

En face du Hema : une femme voilée au nez crochu, emmitouflée dans un châle brun qui me paraît trop fin pour la saison. Elle mâchonne une croûte de pain, range le reste dans un sachet de papier et fourre le tout sans son cabas. Je suis contente qu'elle ait du pain.

Il y a cette dame que je vois tous les soirs devant le cinéma. Debout, elle aborde les passants et explique qu'elle est dans une mauvaise passe, qu'elle a besoin de juste un euro ou deux. Elle ressemble à ma directrice d'école primaire, en plus molle et beaucoup plus fatiguée. La première fois, j'ai donné. « Qu'est-ce qui vous arrive ? » j'avais voulu savoir. Elle porte un blazer noir et c'est important : c'est ce qui la différencie des autres. Au premier regard elle semble propre sur elle : elle ressemble aux passants qu'elle aborde et donc ils l'aident. Mais en la croisant chaque soir, je me suis rendu compte que son blazer était sale, qu'elle avait des cernes et qu'elle approchait les gens en répétant toujours les trois mêmes phrases. Depuis, je ne donne plus. Pourtant, qu'est-ce que ça change qu'elle ait une stratégie ?

Plus loin, un homme très brun, cheveux et barbe noirs et hirsute, discute avec un jeune couple. Il a un chiot et la fille du couple veut acheter quelque chose pour l'animal. Je ralentis mes pas pour écouter, mais je ne saisis pas de quoi il s'agit exactement : à manger ? Une veste pour le chien ? Elle lui demande : « Tu seras là demain ? » Il acquiesce. Il a un accent. Pour leur montrer quelque chose, il appelle le chiot mais celui-ci n'obéit pas : il est encore jeune et turbulent. Après quelques tentatives, il l'empoigne d'un geste qui me paraît inutilement brutal. Mais bon : je ne connais rien aux chiens.

En face de l'arrêt Louise, le même homme que le matin, toujours à genoux sur le béton froid, toujours le visage caché derrière son écharpe, toujours avec le panneau aux fautes d'orthographe. À la relecture, je me rends compte que c'est un poème :

MA FAME E
MALADE
SCUSE-MOI

Je vérifie l'heure sur mon téléphone portable : il est là depuis neuf heures, au moins. N'a-t-il réellement pas bougé ? Il me voit le regarder. Je me détourne, prise sur le vif. Je n'avais pas réalisé que moi aussi j'étais exposée, visible autant que lui. Je n'ai rien à lui donner en échange des pensées qu'il provoque en moi. Je me dis que je suis un vautour.

Mon tram arrive. Je trouve un siège, sors mon stylo et ouvre mon carnet. •

FANFARE SANS FRONTIERES

« Sacrifier » sa césure ?

Photos : Maxime Reiz — Textes : Ulysse Dubuet

Le sourire d'un enfant peut valoir tous les sacrifices

Cédric

L'enseignement peut correspondre à un sacrifice. Mais le partage de ses passions en reste une richesse.

Treize enfants, après les ateliers : c'est avec eux que nous préparons un grand spectacle célébrant l'histoire de leur communauté.

Workshops

Bonnet de l'évêque — Madagascar

Profitez de votre césure, voire de votre vie, pour réaliser ce qu'il vous plaît !

Les Cent Îles — Philippines

Au nord de Luçon, cent îles sont peu à peu grignotées par l'océan, leur donnant ces formes si particulières de champignons à marée basse.

Tous les sacrifices sont bons à prendre, surtout afin de découvrir les rituels traditionnels de la brousse malgache ! Pour des occasions exceptionnelles, une famille achète un zébu, le sacrifie, et la partage entre les anciens et autres familles du village.

La musique permet à chacun de s'exprimer à sa manière.

Imaginarium

Un concert au soleil couchant, sur une île déserte : une courte parenthèse hors du temps.

Savoir s'exprimer, c'est super. Avoir le courage de s'exprimer, c'est mieux.

Chez Billy, à Antsirabe, Madagascar

L'arrivée à Ark of Noah

Fanfare Sans Frontières, c'est quelque chose de différent, que l'on n'attend pas de la part d'élèves ingénieurs. Nous ne sommes pas des musiciens professionnels, nous ne sommes pas non plus des éducateurs ou animateurs très qualifiés, alors pourquoi partir six mois tout autour du monde faire des ateliers musicaux avec des enfants ? N'est-ce pas une perte de temps ?

Non, bien sûr ! Pendant six mois, nous parcourons trois pays, trois continents, découvrons trois manières de vivre, de se comporter, de travailler, de communiquer ; nous rencontrons des gens issus de tous les milieux, des plus modestes aux plus luxueux, élèves, professeurs, paysans, avocats, musiciens, étudiants — et même d'anciens Centraliens ! Autant d'ouvertures, de points de vue, de nouvelles manières d'aborder le monde. Mais ce projet, c'est aussi six mois de vie en groupe, et croyez-moi, ce n'est pas quelque chose de si facile !

Ce projet, c'est un apprentissage et une ouverture qui nous sont offerts, que nous avons souhaité saisir. C'est quelque chose de différent, d'inattendu. Une opportunité saisie, peut-être unique en une vie d'ingénieur. Une expérience enrichissante, dans tous les cas ! •

Géraldine Carbonel

Développement & vie associative

Géraldine Carbonel, responsable de la vie associative à CentraleSupélec, a répondu aux questions de Hiatus *le 17 mai 2017. —*

« […] Je constate une réelle évolution personnelle des élèves qui s'investissent dans l'associatif et que je vois régulièrement. Il est extrêmement agréable de voir à quel point les élèves du début ne sont plus ceux que l'on quitte à la fin. Les projets associatifs […] apprennent aussi beaucoup aux élèves. Vous développez des compétences pratiques et organisationnelles nécessaires dans le monde professionnel : travail en équipe, prise de parole à l'oral, gestion de projet, créativité… Il y a aussi des compétences personnelles — prise de responsabilités, connaissance et maîtrise de soi, capacité d'adaptation… — et relationnelles — relation à l'autre, écoute… » •

LA QUESTION FIL ROUGE

Faut-il sacrifier son insouciance sur l'autel de l'ambition ?

D'un point de vue personnel, je suis très à l'aise pour dire que non. […] Ce qui a toujours régi mes choix n'a jamais été une ambition particulière mais le fait de me sentir bien dans ce que je faisais, et d'avoir une relation intéressante avec les gens avec lesquels je travaille. […] Pour les élèves, je ne suis pas si sûre, et j'ose penser qu'à votre stade, l'insouciance prime et régit vos décisions et ambitions. […] •

PEINTURE ET COLLAGE : G. CARBONEL

Mon manager

Une courte présentation ?

J'ai 21 ans, je vais rentrer en deuxième année après être passé par une classe préparatoire et j'essaie de retarder autant que possible mon entrée dans la vie active — j'aime la passivité de l'étudiant moyen.

Qu'attends-tu de ton manager idéal ?

Je pense que le manager idéal prend avant tout du plaisir dans son travail, et ne masque pas son tempérament. Et puis, il doit se connaître lui-même, avoir eu son propre cheminement personnel afin d'évaluer au mieux et les autres et les distances qu'il doit garder avec son équipe.

Quels sacrifices es-tu prêt à faire dans le monde du travail ?

Si je suis clairement prêt à renoncer aux 35 h, je n'ai pas non plus envie de travailler comme un stagiaire américain. Cependant, je ne suis pas contre ramener du travail à la maison, tant que cela ne devient pas intrusif, et qu'il me plaît. La passion est évidemment l'élément crucial lorsque l'on parle de sacrifice et, étant encore dans le flou artistique sur mon futur parcours, aujourd'hui j'ai du mal à me projeter dans une vie où je me sacrifie pour mon travail.

— A. Poignant, P2019, Étudiant

Ton parcours ?

En 3A j'ai suivi la filière Centrale Entrepreneurs. Dans ce cadre, en guise de stage de fin d'études, il nous a été demandé de réaliser une "aventure entrepreneuriale" consistant à lancer ou rejoindre une start-up au poste d'associé. Je suis donc actuellement sur Valenciennes dans un incubateur dans le domaine du numérique et des jeux vidéo.

Qui est ton manager idéal ?

Pour moi, le manager idéal est quelqu'un qui n'est pas uniquement force de proposition mais qui sait montrer la direction aux autres. Il doit regarder devant lui et aussi derrière son équipe, s'intéresser aux attentes des autres comme aux siennes.

Quels sacrifices envisages-tu dans le monde du travail ?

Le premier sacrifice auquel je pense est le salaire. Je suis tout à fait prêt à occuper un poste à salaire moindre mais qui me suffit. Par contre, si un jour j'ai une famille, les sacrifices seront partagés, notamment sur le confort, ce qui peut vraiment poser problème. En tout cas, la notion de sacrifice vient avec l'idée que l'on perd quelque chose par choix et il suffit d'assumer ses choix et au fond ce n'est un sacrifice qu'aux yeux des autres…

— N. Fines, P2017, Entrepreneur

Brève présentation ?

Je m'appelle Quentin Verlhac. Originaire de Seine-Maritime, je suis actuellement étudiant en deuxième année dans le cursus centralien. J'y étudie notamment l'informatique et le développement. Je suis également musicien amateur passionné.

Quelle est ton entreprise idéale ?

Pour moi, l'entreprise idéale est avant tout celle qui prend soin de ses employés. Par exemple en soignant l'accompagnement après l'embauche ou les conditions de travail. J'accorde également beaucoup d'importance aux missions de l'entreprise et du poste occupé. Celles-ci doivent me rendre fier de travailler pour elles. J'attends aussi une reconnaissance du travail fourni.

idéal L'avis des étudiants & jeunes diplômés

Quels sacrifices te penses-tu prêt à faire dans ce cas?
Pour une entreprise remplissant mes exigences, je serais prêt à m'investir sérieusement dedans. Ceci signifie y accorder beaucoup de temps, s'efforcer d'être efficace et d'obtenir des résultats. Cela peut impliquer de sacrifier une partie de mes activités personnelles et de mon temps libre, sans pour autant renoncer à ma vie privée.

— Q. Verlhac, P2019, Étudiant

Ton parcours?
À Supélec, j'ai choisi d'effectuer une année de césure dans la finance. Je voulais voir autre choses que des sciences pour une fois. Mais je ne m'y suis pas vu m'épanouir sur le long terme. J'ai alors suivi la spécialité électronique et je travaille aujourd'hui au sein de la R&D de Zodiac Aerospace.

Comment est ton manager idéal?
Pour moi, le manager idéal est quelqu'un qui a l'expérience de ce qu'il doit gérer mais qui n'est pas simplement un technicien amélioré. Il doit avoir des compétences managériales afin de ne pas être contre-productif et de faire progresser son équipe. Il doit savoir amener de la cohésion et ne pas rabaisser ses collègues en cas d'erreur.

Que sacrifierais-tu pour ta vie professionnelle?
S'il y a un sacrifice que je ne saurais jamais faire, c'est mon temps personnel. On ne vit pas pour travailler, on travaille pour vivre. *A contrario*, je suis prêt à faire des concessions sur la salaire, qui typiquement est moins élevé dans la R&D que dans les banques par exemple…

— V. Guérin, P2017, Chercheur

Une courte présentation ?
Je suis Florimond Manca, j'ai 21 ans et je suis actuellement en année de césure au sein du cursus Centralien. J'effectue en ce moment un stage en ingénierie des systèmes chez Thales Optronique.

Comment décrirais-tu ton manager idéal ?
Selon moi, le manager idéal est quelqu'un qui met en confiance, avec qui on sait que l'on peut évoquer des problèmes importants et qui sait adapter son approche à la personnalité de chacun.

Quels sacrifices pourrais-tu faire pour ta vie professionnelle ?
Je sais que je suis capable de mettre beaucoup de temps et d'énergie dans ce qui me passionne. Pourtant, je pense qu'il est important de faire en sorte de réserver du temps et de l'énergie pour autre chose que le travail, car on peut sinon vite perdre pied. Ça peut sembler relever du bon sens, mais je pense qu'il faut savoir se poser — s'imposer — des limites.

— F. Manca, P2018, Césurier

Ce dossier a été réalisé grâce à la collaboration de la société Les Éditions Cassines à partir d'interviews conduites auprès de diplômés des Écoles centrales et de CentraleSupélec.

Découvrez-y leurs parcours divers et leurs expériences dans trois grandes entreprise différentes.

Dossier Jeunes Diplômés

TDF · Rémi Kaeppelin · p. 43

AMERICAN EXPRESS · Jean Diacono · p. 44

PAYPAL · Caroline Thelier · p. 45

TDF : de nouveaux talents pour aller + haut, + loin, + vite !

Rémi Kaeppelin (ECP 98), Directeur de l'Immobilier et des Infrastructures chez TDF, axe toute sa stratégie immobilière au service du développement business. Du siège au terrain, il a toujours trouvé dans cette entreprise à taille humaine un mix technologique unique en interaction avec les aspirations du monde de demain qui devrait aussi combler l'appétit et la curiosité des jeunes ingénieurs centraliens.

La TNT connectée, la vidéo à la demande, la télévision de rattrapage, les connexions ultra haut débit, les datacenters et le déploiement de la fibre optique sont autant de services associés à l'évolution numérique des modes de vie que TDF et ses 2 344 collaborateurs développent pour accompagner leurs clients. Issu de l'ORTF en 1975, TDF déploie aujourd'hui ses activités d'opérateur de diffusion et d'infrastructures sur trois grands piliers : la télévision du futur (HD et ultra HD), la radio (qualité de réception de la bande FM, RNT) mais surtout les télécoms (4G/5G/FTTH) qui représentent désormais la moitié de son chiffre d'affaire.

TDF, c'est aussi un maillage unique d'infrastructures implantées en métropole comme en outre-mer qui place l'opérateur neutre et ouvert comme acteur historique de la couverture numérique des territoires.

Une gestion immobilière à vocation industrielle

« *Chez TDF, les infrastructures sont avant tout au service des* business units *et des besoins opérationnels* », explique Rémi Kaeppelin qui gère aujourd'hui un parc immobilier composé d'une quarantaine de surfaces de bureaux et d'environ 11 000 sites de production (pylones, antennes relais, datacenters, etc.). Ingénieur de formation, ce double diplômé ECP-Cambridge Computer Science a d'abord occupé des postes orientés développement business, de technico-commercial, puis de responsable de l'avant-vente au sein de la division Télécoms au siège de TDF jusqu'en 2005, avant de basculer à la production comme responsable de l'ingénierie et du déploiement des réseaux en régions. « *Cela m'a permis d'avoir une expérience managériale plus large. Faire mes classes de management sur le terrain me paraissait un point de passage obligé avant d'accéder à un poste de direction. C'est en cela que j'ai pu apporter en 2011 une coloration différente à la fonction de Directeur de l'immobilier en prenant en charge la gestion des sites de production et de l'immobilier tertiaire !* »

Un maximum d'échanges et de collaborations

Entreprise à taille humaine, TDF offre aux collaborateurs la possibilité d'appréhender toute l'entreprise assez rapidement. « *Je rencontre régulièrement la Direction générale, travaille avec les divisions commerciales, l'industrie et je reste en contact avec les régions. Comme beaucoup de Centraliens, j'ai toujours aimé faire de l'intégration de systèmes multi techniques. Faire en sorte qu'ils fonctionnent ensemble. Quand vous déployez un réseau,il faut être en mesure d'appréhender des domaines variés comme les installations énergétiques, les systèmes de refroidissement, la mécanique et les infrastructures, voir comment elles pourraient s'exploiter à travers l'Internet des objets par exemple. Je ne suis pas spécialiste de tous ces métiers mais j'ai suffisament de connaissances de fond pour pouvoir travailler avec nos experts sur ces différents sujets.* »

Bertrand Bourgine

Flex-office et bien-être au travail

« *L'immobilier vise aussi à offrir aux collaborateurs un cadre de travail fonctionnel, confortable et connecté. L'aménagement de notre centre d'affaires de Montrouge en flex-office offre une panoplie de solutions à la carte pour nos collaborateurs avec des espaces de réunion ou d'isolement qui favorisent la cocréation ou la concentration, des bureaux "assis-debout" pour limiter les conséquences de la sédentarité au bureau, etc. Le bien-être au travail, c'est aussi favoriser l'accessibilité du lieu de travail. C'est pour cela que nous sommes restés en petite couronne.* »

Contact : www.tdf.fr/espace-recrutement/offres

LA QUESTION FIL ROUGE

FAUT-IL SACRIFIER SON INSOUCIANCE SUR L'AUTEL DE L'AMBITION ?

« *L'insouciance peut au contraire servir l'ambition. Pour voir loin, il faut aussi savoir laisser place à son intuition, oser des aventures et se forger des convictions au fil des expériences. L'insouciance, c'est accepter que tout ne soit pas calculé, car tout n'est pas prédictible. Elle peut donc enrichir notre vision de demain, et tout particulièrement la part qui sort du cadre !* »

American Express :

quand le « *HappyAtWork* » se conjugue à la satisfaction client !

Marketing, digital, finance, services commerciaux… Les jeunes diplômés centraliens sont les bienvenus au sein des différents services d'American Express France. Comme **Jean Diacono (ECL 97, INSEAD 2003), VP & General Manager Global Merchant services France & Bénélux**, il leur appartiendra ensuite de progresser et décider de leur avenir dans un secteur des solutions de paiement en pleine ébullition !

Avec l'avènement du Big Data, l'univers des solutions de paiement où évolue American Express est plus que dynamique. Paiement sans contact, avec un mobile, accès à des offres ou événements exclusifs, etc. C'est l'un des domaines des techniques numériques où la France est à la pointe et qui foisonne d'initiatives ; un secteur particulièrement attractif pour les jeunes diplômés.

Un univers du paiement dynamique et très convoité

Différents acteurs, comme les banques, les *fintech* ou les commerçants eux-mêmes, savent à quel point il est désormais important et stratégique d'optimiser l'étape du paiement, qui est devenue l'une des clés d'une expérience client réussie. American Express, entreprise pionnière dans le domaine des solutions de paiement, et première société non bancaire émettrice de cartes de paiement au monde, invente des solutions pour répondre à la fois aux besoins des clients particuliers, des professionnels et des commerçants. « *Pour continuer à nous développer dans cet univers qui aiguise les appétits, nous avons besoin de gens agiles, résolument tournés vers l'extérieur, souligne Jean Diacono. Il faut qu'ils aient le sens développé du service client, une forte capacité d'adaptation à un environnement en rapide évolution et un bon sens critique pour discerner le buzz des tendances de fond.* »

HappyAtWork !

En juin 2017, American Express a obtenu le label Happy At Work. Avec une note de 4,4 sur 5, et un taux de recommandation de 84 %, American Express se classe pour la première année en 4e position des entreprises de 200 à 1 000 employés.

« *Nos collaborateurs sont évalués sur leurs résultats mais aussi sur la façon dont ils les ont accomplis collectivement. Ce qui m'a attiré chez AmEx et qui explique que j'y suis encore, c'est ce mix bien équilibré entre une culture très orientée résultats et le focus accordé au développement personnel et professionnel.* »

Depuis plus de 160 ans, le groupe American Express cultive des valeurs clés de confiance, de sécurité et de service à la clientèle profondément ancrées dans l'ADN de la marque. En interne, l'entreprise est très attachée aux différentes compétences qui font le leadership, et cela pas uniquement pour les managers qui ont déjà une équipe sous leur responsabilité. Le groupe met l'accent sur le développement professionnel, la capacité à communiquer, à avoir de bonnes idées et les implémenter jusqu'au bout, à influencer dans une organisation matricielle.

L'engagement d'American Express se formalise également dans les différents accords — égalité professionnelle femmes/hommes, handicap et Contrat de génération — et par la création d'un réseau interne WIN (Women's Interest Network) pour le développement professionnel et personnel des femmes.

La culture du résultat et le développement personnel

Après 4 ans passés comme consultant au Boston Consulting Group, et après l'obtention d'un MBA à l'INSEAD en 2003, Jean Diacono a intégré American Express à Londres en 2004. Il a ensuite rejoint la filiale française qui compte quelques 600 collaborateurs et qui est souvent considérée comme le laboratoire européen du groupe basé à New-York. « *J'ai débuté dans le conseil en stratégie en interne à Londres, puis pris un poste plus commercial au sein de la division Carte Entreprise, en charge des clients globaux au Royaume-Uni, avant de rejoindre la division Commerçants en 2010 en France. Le rôle de mes équipes est de gérer le réseau commerçant d'American Express, de le faire croitre et de le promouvoir. Nous travaillons étroitement avec nos clients pour les aider à développer leur activité auprès de nos titulaires de carte, particuliers ou entreprises, français ou étrangers. Le moteur de mon métier, c'est d'inspirer à mes équipes le goût du dépassement de soi à travers des projets divers, collectifs et ambitieux qui ont un impact tangible sur nos clients. Parfois ça marche, parfois pas, mais dans tous les cas on apprend.* »

Bertrand Bourgine

« *C'est toi qui feras ce que tu veux de ton école et pas le contraire !* »

« *Cette maxime colle bien au groupe des écoles centrales qui ne vous conditionnent pas à ce que vous allez être. J'ai appris à ECL une méthode, une ouverture d'esprit et suivi des enseignements pluridisciplinaires variés, puis spécialisés. C'est tout cela qu'on prend avec soi pour en faire des choses très différentes dans la R&D, l'industrie, la finance... ou les solutions de paiement !* »

Contact : **https://jobs.americanexpress.com/france**

LA QUESTION FIL ROUGE

FAUT-IL SACRIFIER SON INSOUCIANCE SUR L'AUTEL DE L'AMBITION ?

« *Lors de mon MBA INSEAD, Jack Welch, l'ancien dirigeant emblématique de GE, s'est adressé à ma promotion avec ce conseil. « Attention, vous pouvez être tentés de choisir le job le plus rémunérateur. Allez vers ce qui vous intéresse vraiment. Ne remettez pas à plus tard ce que vous pouvez faire maintenant. » Ces propos ont contribué à mon changement d'orientation pour prendre certains risques sans perdre cette part d'insouciance de la jeunesse !* »

PayPal : vive l'intrapreunariat !

Entrepreneuse dans l'âme, **Caroline Thelier (CentraleSupélec 04)** a rejoint PayPal il y a 7 ans pour y vivre l'aventure de l'intrapreneuriat. Aujourd'hui **Directrice Générale du groupe pour la France,** elle évoque le bonheur de pouvoir se réaliser au sein d'une entreprise dont la mission comme les valeurs, donnent envie de se dépasser.

© Anais Marcovici

Caroline Thelier découvre son âme d'entrepreneuse à CentraleSupélec. Après avoir suivi la filière Centrale entrepreneuriat, « *une chance considérable* », elle décide de vivre tous les visages de celui-ci. Aussi, après quelques années dans le conseil et la direction durant 2 ans d'une startup fondée avec un ami centralien, elle décide de tenter l'aventure de l'intrapreneuriat, au sein d'un grand groupe.

Épanouissement

« *J'ai eu la chance, au sein de PayPal, première fintech au monde et leader sur le paiement digital, de pouvoir réaliser pleinement cette promesse. Il s'agissait pour moi de créer de nouveaux services qui, testés en France, furent ensuite déployés dans les autres pays. Développant mes idées, j'ai pu m'intéresser à différents sujets et tâcher d'apporter des innovations vraiment utiles chez PayPal en adoptant l'angle consommateur. Par exemple, de la mise en œuvre des frais de retour gratuits, des cagnottes ou des expériences de paiement mobile en magasins.* »

« *Le dicton : "**Seul, on va plus vite, ensemble, on va plus loin**", illustre parfaitement le passage des études à la vie en entreprise* »

Rejoignant, il y a deux ans, l'équipe française pour en assurer la direction commerciale « *un beau challenge avec un diplôme d'ingé* », Caroline Thélier occupe 6 postes différents en 7 ans avant d'être nommée directrice générale de PayPal France. « *Au-delà de la capacité du groupe à faire grandir ses collaborateurs, l'ampleur de la mission qu'il s'est donné : "éliminer le cash et rendre le paiement toujours plus simple et plus sécurisé, la sécurité étant l'ADN de PayPal" explique l'état d'esprit de l'entreprise. Bienvenue à tous ceux qui veulent participer à la révolution du e-commerce et faciliter le quotidien des gens. Comment, par exemple, franchir la fameuse barrière des 80 % d'abandon de panier ?* Customer champion, *au-delà du simple bouton de paiement, notre rôle est de développer une vraie plateforme de services innovants.* »

Sabbatical!

Quand on demande à Caroline de citer une pratique représentative de l'entreprise, elle évoque les valeurs et le *work-life balance* mis en œuvre avant de se focaliser sur le « *Sabbatical* ». « *Chez PayPal, tous les 5 ans, chacun a droit à un mois de congés supplémentaire. Outre que l'expérience permet aux hommes de dédramatiser les absences féminines liées aux congés maternité (sourire), c'est juste merveilleux. Et quand on nous demande si cette prise de recul ne donne pas envie d'aller voir ailleurs, la réponse fuse : "Au contraire ! Cela nous fait réaliser notre chance. On est fiers et… on n'a plus envie de bouger !"* »

Bertrand Bourgine

Chiffres clés :
CA 2016 : 10 Mds $
18 000 employés
218 M de clients actifs (quasi 8 en France)

Qu'est-ce qui, dans l'enseignement reçu à Centrale, vous semble être le plus précieux ?

« *La corde de la rigueur mathématique m'a été très utile quand on m'a nommée directrice commerciale. J'ai toujours abordé les négociations en me basant sur la réalité des chiffres ; chiffrant notamment la valeur ajoutée des services apportés. Aujourd'hui porte-parole de l'entreprise, je continue de m'appuyer sur la logique pour être en mesure d'expliquer à tous, de manière simple, notre vision* ».

Contact : Linkedin : Caroline Thelier

LA QUESTION FIL ROUGE

FAUT-IL SACRIFIER SON INSOUCIANCE SUR L'AUTEL DE L'AMBITION ?

« *Ce qui m'a fait avancer, c'est mon envie de réaliser des choses moi-même, à partir de mes idées. Cela m'a permis d'évoluer tout en demeurant enthousiaste et passionnée. Bien plus que d'user de diplomatie dans le relationnel, porter de vrais projets est la meilleure manière d'assouvir une certaine ambition.* »

Deuxième partie

Complainte pour les chrétiens d'Orient · Théophile Montagne · p. 47

Gavroche · Marie Célestin · p. 50

Tutu · Stella Bourdin · p. 52

Hiver · Léonard Adelus · p. 54

La Fille chamane · Alexis Poignant · p. 56

Boucherie · Elena Matías Casacuberta · p. 60

Théophile Montagne

Complainte pour les chrétiens d'Orient

Au trouble de la nuit j'ai scruté, et mon âme inquiète a usé ses yeux, espérant l'aube claire qui se lèverait sur l'Orient. Mais la lumière n'est venue et l'ombre a couvert la honte de mes larmes et mes traits tourmentés. Ai-je abandonné mon frère, ai-je détourné mes yeux de son calvaire, n'ai-je pas entendu ses cris et ses appels lancés dans le vent : « France terre amie, France qui de tes pères a reçu mission de veiller sur moi ! »

Quand un éclat pourpre a paru au levant, l'espoir qu'il fit naître s'est éteint dans un râle maculé. Ce n'était l'aurore nouvelle. C'était l'horreur du sang et la lueur torturée du feu, de la peur et des armes. Et je reste là, las, contemplant mes mains blanches de n'avoir rien fait. Quelle vacuité dans ces mots quand meurent ceux qui comptaient sur moi. Quel néant en ma plainte !

Sur eux la pluie et le vent ont passé comme passe une étoile dans la nuit : sa lumière parle de la beauté de son cœur à qui la contemple. Mais le plus grand nombre ne lève pas les yeux. Et cependant elle brille. Son éclat n'est pas violence ; il n'est ni éblouissement ni ne s'impose. Dans l'obscurité la plus opaque elle brille fidèlement et sans vaine gloire. C'est cette faible flamme qui maintient en vie mon espérance et m'apporte un murmure de paix.

Ils portent la lumière mais ne sont pas en paix. Ils sont facteur d'apaisement mais demeurent sans repos. Nombres de leur fils et filles ne sont plus, et bien plus encore sont partis faute d'avenir. Va-t-elle prendre fin ici cette présence multi-millénaire féconde en unité et source de paix ? J'entends encore l'écho porté par les pierres ancestrales, de cette voix fière et usée de souffrance :

« J'ai quitté la maison de mon père et sa terre
Et n'ai pu retrouver de notre joie d'alors
Que la riante face effarée de la mort
Les relents sans pitié d'un sentiment amer

« Qu'il se lève le vent qui élève le temps
Qu'enfin se répande l'eau d'un ciel apaisant
Que se déchire alors cet air lourd qui m'enserre
Et que retombe en terre de ce lieu la colère

« Que cessent de couler et les larmes et le sang
De ces fronts accablés d'un fardeau harassant
Si l'on ne peut pas vivre, est-il vrai que l'on meurt ?
S'il n'y a nul espoir, c'est qu'est venue mon heure ?

« Mais il est une ardeur en moi impérieuse
Une fougue féroce, armée, silencieuse.
Qui ne laissera pas, ni mon cœur chanceler
Ni l'amère langueur mon âme craqueler.

« L'espoir veille attentif en mon cœur éprouvé
Oui mon âme soutient mon regard élevé
J'ai quitté la maison de mon père et sa terre,
Je la rebâtirai, pour ceux qui me sont chers. »

Il viendra le jour, que nul ici n'en doute ! L'espoir inaltéré de ces peuples forts et fiers ne sera pas déçu. Plus de deux mille ans, ils ont tenu incandescent le tison de l'espérance en la paix, ils ont été liants au sein des nations, ils ont vécu ancrés dans la certitude que l'amour surpasse toute chose.

Un souffle doux et chargé vient du levant, effleure mon visage. Il n'est pas que deuil, abattement et abandon. Il est bien au-delà ; il est espérance et promesse de vie.

⁂

Présents sur ces terres depuis les premiers siècles de notre ère, les chrétiens d'Orient sont disséminés dans tout le territoire, vivant en lien avec toutes les autres communautés. En tant que minorité, ils n'ont pas d'autres ambitions que la paix et la stabilité. À ce titre, il est important d'écouter leur parole souvent plus juste que le discours des factions ayant parti pris.

Ils sont, avec d'autres minorités, comme en particulier les Yézidis, les premières cibles de Daech. On se souvient parmi tant d'autres du massacre filmé de 21 Coptes chrétiens en 2015. Ils sont d'autant plus nombreux à devoir fuir vers des camps de réfugiés ou de déplacés. Et ce dans l'indifférence généralisée des États européens.

Que fait-on réellement ? Le Sénat a voté à l'unanimité en décembre dernier « reconnaître les crimes de génocide, les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre perpétrés contre les minorités ethniques et religieuses et les populations civiles en Syrie et en Irak ». Le terme extrêmement fort de génocide, souligne l'écart abyssal entre les paroles et les actes, quand nous nous contentons de « frappes chirurgicales ». Il est cependant quelques rares associations françaises qui travaillent sur place. Parmi elles, SOS Chrétiens d'Orient a envoyé six cents volontaires depuis 2013 pour apporter de l'aide d'urgence, de l'éducation, de la santé, des projets de reconstructions.

HIATUS

« Gavroche n'était tombé que pour se redresser »

— Victor Hugo, *Les Misérables*, Cinquième partie, Livre premier, Chapitre XV

Gavroche

Réalisé par Marie Célestin comme proposition de couverture pour ce numéro

Tutu

Par Stella Bourdin

Qu'il était beau. Tout droit sorti de mes rêves. Je sortis du carton le trésor enfin déterré de ses souvenirs poussiéreux. Il devait en avoir, des histoires à raconter, mais aujourd'hui, j'étais là pour remplir une nouvelle page, à l'encre d'étoile, sur les jupons de mousseline. Je frôlai délicatement le tissu, comme doutant encore de sa réalité sous mes doigts, comme si j'avais peur que d'un instant à l'autre il s'envole. D'ailleurs, c'était cela, toute la magie de cette œuvre : on eût dit qu'elle volait. Le tissu aérien, les plis souples, la lumière au travers… C'était le plumage du plus bel oiseau qui soit.

Après être restée un temps, qui me parut fugace mais interminable, à humer l'odeur singulière du tissu qui, même après avoir dormi des années dans le noir, portait toujours le parfum de la dernière danseuse qui le porta ; à écouter le bruit du tissu en mouvement, comme le vent qui se fraie agilement un chemin dans la brume ; à apprendre par cœur le dessin de la dentelle, l'œuvre d'une fée dans un quelconque atelier, je me décidai enfin à quitter ce grenier, le tutu emballé comme le plus précieux des biens sous mon bras.

Il était temps, j'avais tout juste le temps de le ranger dans ma chambre avant de partir à la gare. Je le cachai soigneusement dans mon armoire — non pas que je craignisse que personne ne le découvrît, mais juste parce que la valeur de l'objet était trop importante pour le laisser à la vue de n'importe qui — avant d'enfiler mon manteau et mes chaussures, d'attraper sur la console l'enveloppe qui contenait l'invitation et de sortir.

⁂

J'avais rarement été aussi fébrile qu'à ce moment. Je tremblais en enfilant pour la première fois le tutu. Je n'avais même pas songé à l'essayer auparavant, mais c'eût été inutile, on eût dit qu'il avait été taillé pour moi. Les coutures tombaient parfaitement sur mes courbes, les couleurs s'accordaient si bien avec

mon teint… Je tournoyai devant le miroir, et ce spectacle me fit oublier quelques secondes tout ce qui allait se jouer dans quelques instants. Tant de questions se posaient. S'il avait reçu mon courrier. S'il viendrait. S'il aimerait. S'il applaudirait. S'il resterait. S'il me parlerait. S'il… Et tant d'espoirs brûlaient. S'il avait reçu mon courrier. S'il venait. S'il aimait. S'il restait. S'il m'applaudissait. S'il restait. S'il me parlait. S'il… Ce qui allait se jouer, c'était bien plus qu'une représentation, c'était au moins la moitié de ma vie.

J'oubliai toutes les techniques d'élimination du trac. Je laissai mes sentiments atteindre leur apogée. Je gravai dans ma mémoire cet instant qui ne se reproduirait jamais. Chaque frisson, chaque question, chaque espoir, chaque soulèvement de mon cœur était gravé dans le marbre, et dans le tissu de mon tutu. J'étais toute entière à me laisser submerger par cette sensation grisante, lorsque vint mon tour.

Chaque pas que je faisais me semblait irréel. La mousseline suivait gracieusement chacun de mes mouvements. J'avançais dans une bulle, et les applaudissements qui retentissaient, les projecteurs qui se braquaient n'étaient que de lointains songes. Il n'y avait plus que le plancher de la scène, le tutu, et un fantôme dans la salle. J'étais devenue une marionnette, dans les mains d'un agile maître. Mes pas étaient précis, gracieux, parfaits. Le tutu tournoyait, on eût cru qu'il avait, toutes ces années, dans son carton, attendu ce moment. Le tissu fendait l'air sans un accroc, soulignait chacun de mes mouvements. De la première à la dernière note, ce fut un sans-faute. Mes amis allaient être fiers, les spectateurs éblouis, mais à ce moment, la réaction seule d'une personne m'importait, la seule que j'étais incapable de prévoir.

Alors que nous saluions une dernière fois, que les applaudissements retentissaient de plus en plus fort, je regardai pour la première fois les visages du public. Parmi les centaines de gens debout, il n'y en avait qu'un, statique, qui me regardait dans les yeux.

Je tombai à genoux. La tête enfouie dans les plis du tutu, que je ruinai de mes larmes. Un trou noir n'était sûrement pas plus profond que mon chagrin à ce moment. C'était le rêve d'une vie qu'on venait de poignarder, dans le bruit claquant d'une porte qui se referme, dans le bruit assourdissant d'un cœur qui se brise. Mon père était parti.

Hiver

Le blanc du ciel et le bleu de tes yeux,
Muets et charmants brouillards de tristesse
Reflétaient ensemble la douleur et la liesse
De voir danser les flocons dans l'azur hiverneux ;

Comme une lune pâle emplissant les cieux,
Tu régnais en silence sur la forêt vaincue :
Enveloppée d'un manteau d'ivoire et de vertu,
D'une douceur étrange interpellant les dieux…

Dans le calme oppressant de ton souffle ténu,
Le froid se teintait d'un rouge miraculeux
Quand le blanc du ciel et le blanc de tes yeux
En un éclat à jamais se sont confondus.

Léonard Adelus

Illustration : Laure-Anne Poisson

La Fille Chamane

Alexis Poignant

VENDREDI
2
FÉVRIER

Les pêchers, comme des piliers sacrés, montaient jusqu'au ciel. De ses doigts frêles, ma mère aimait y cueillir un fruit ; encore ferme, la chair rompait sous ses dents et le jus, d'une épaisse clarté, gouttait sur son menton ridé. Elle riait alors, de son si dur visage.

Le macadam était recouvert de neige, steppe blanche où perlait l'innocence de l'hiver. Des musiques aux accents d'Afrique se répandaient dans nos artères gelées et les adolescents, aussi beaux que jeunes, entraient dans de dangereuses transes. Leurs corps se pliaient, se tordaient, se disloquaient, tels des instruments chamaniques. Bientôt, ce serait le printemps et les lumières, lourdes, illuminerait cette jeunesse d'une terrible cruauté.

Derrière le comptoir d'une station-service, K. épiait ces ébats juvéniles. Une adolescente s'était penchée sur la caisse. Elle embaumait la sueur — une douce odeur charnelle — et sur ses lèvres, pâles comme un matin de décembre, roulait le désir.

Une station-service perdue dans un océan blanc. Le décor ondule sous un duel de djembés. Une fille danse sauvagement. K. est happé par son minois enfantin.

La Fille qui crépite, *sa voix est caramélisée comme du whisky*
Si je paie double, je peux avoir du vin ?

K.
C'est une boisson d'adulte, mais.

Des cris en contre-chant. Une troupe de théâtre vaudou défile dans les rayons.

La Fille qui crépite, *des images tournent dans sa tête, un cycle de saisons et d'idées ; elle pense à un lit de braise où dort un animal sauvage, paisible, comme mort ; à des vertes savanes nourries par la pluie et au disque qui viendra ambrer ces hautes herbes ; des prédateurs rôdent, les animaux beuglent d'une même voix, enfumés par un feu mystique ; elle pense aux bergers soucieux, aux autels assiégés de sang, aux bêtes calcinées, holocauste d'un autre continent ; et l'ombre des indigènes tournoie avec passion, motifs tribaux gravés dans la poussière et les chairs*
Tu te trompes, j'suis pas une élenfant !

Le téléphone grésille. Il décroche.

Les autochtones, *d'une criarde langue morte*
Hou ! Ah ! Pa-pa-pa ! Hou ! Hou ! Haaaa haaa ha-ha ! Gomgom-dou !

La fille danse — frénétique comme une étoile qui se condense. Il raccroche.

K., *en aparté*
Et ainsi venais-je d'apprendre la mort de ma mère.

Ils avaient eu une enfance théâtrale. Les draps blancs flottaient dans le verger et la lune, d'une rousseur démesurée, les tapissait de carmin. Et dans le contre-jour de l'astre se faufilait leur mère, une ombre sur les tissus laiteux.

« Je l'ai mise dans la putain de neige, près de son arbre préféré. Je voulais la foutre dans la terre, pour mieux la conserver, mais c'est trop gelé pour qu'on puisse creuser un putain de trou. »

Ainsi elle gisait, comme un ombrage qui encre la terre. K. passa sa main sur son visage, écorce ridée où trônaient, exorbités, ses globes vides de regard. Elle n'était qu'un amas de cavités osseuses, de rides sèches, joues émaciées, muscles diaphanes, la lividité personnifiée. Et le sillon de l'absence ciselait son buste.

« Fallait s'y attendre putain, c'te maladie a fini par l'avoir. Je vais chercher la laine et le bois, maintenant que tu es là nous allons pouvoir commencer. »

Histoire d'une mère

Le jour où elle est devenue ma mère

Ma mère me mit au monde à l'âge tardif de quarante-cinq ans. Elle n'avait jamais eu de mari, ni d'amant — du moins, je ne les vis jamais — et ainsi, pour cette étrange raison, je fus intimement persuadé que ma mère était un dieu. Petit, je fus souvent en colère contre elle, je ne comprenais pas encore comme il est difficile d'être un dieu. Ma sœur naquit quelques années plus tard, à l'aube de sa cinquantaine. Et ce jour-là, de fils je devins père d'une petite fille miracle — et, d'une certaine manière, je devins un époux.

La soupe/Le baiser

Elle mangeait sa soupe dans un bol bleu et un silence religieux. C'était toujours les mêmes ingrédients : carottes, poireaux, pommes de terre. Ma mère cuisinait très mal et mangeait avec une extrême satiété. Je faisais la vaisselle pendant qu'elle finissait. Et, comme une récompense, elle déposait un baiser sur mon front.

Le jour où elle a préparé son enterrement

Les coutumes constituaient son quotidien tout entier. Elle se réveillait d'une prière — un idiome perdu qu'elle seule connaissait — et partait au verger, travaillant à la manière de nos ancêtres. Puis nous faisions l'école et les corvées. Nous étions des ascètes. Un jour, elle nous apprit les rites funéraires. Il fallait tresser les cheveux de laine — des années plus tard, je découvris que certains peuples font cela avec les mariées — et brûler le corps sur un bûcher.

Parfois, je la soupçonnais d'avoir inventé le peuple de nos ancêtres.

Les petits tas de terre

Dans un coin reculé du verger, derrière les ronces et le ruisseau, il y avait trois petits tas de terre qui dataient d'avant ma naissance.

Son sourire

C'était un après-midi d'été. Les adolescents du village l'avaient emmenée sur la rivière, à l'ombre d'un saule. Le soleil plongeait à pic sur la rive et les galets. Ils s'étaient assis, en ligne, le torse découvert et les yeux habillés de sa silhouette nue. Ses mains blanches couvraient ses seins, et l'eau son bassin. Et dans la rivière tombait son sourire, le dessin d'une fossette, le contour de ses lèvres irisées. Un froissement de rire coulait sur les berges, et les hommes — car ils devenaient des hommes — s'étaient figés. Le saule se courba sous une rafale, et elle plongea toute entière dans la rivière.

Ils avaient enfoncés leurs genoux dans la neige et leurs doigts dans la laine multicolore. Le fil vif et épais contrastait avec la pâleur de de ses mèches. Des trous parsemaient sa chevelure, dévoilant son crâne osseux, ensemencé de tâches vermeilles. Elle avait soixante-huit ans, elle en paraissait quinze de plus, comme un simulacre de vieillesse.

Ils nattèrent ensuite le berceau de leur naissance, cette terre stérile où, à force d'acharnement, elle les avait engendrés. La laine pendait sur ses cuisses, pluie de couleurs qui ocrait sa peau de phalène. Enfin, ils bâtirent un lit de rondins et y déposèrent son squelette.

Ce ne fut d'abord qu'un amas d'étincelles qui étoilaient le ciel, des lucioles fugaces, éphémères, comme des cris d'enfants qui s'éteignent dans le vent. Et soudain, semblables à de fines branches sèches, elle s'embrasa. « Putain, c'est beau. » Un pêcher prit feu lui aussi, et un autre, comme s'ils l'accompagnaient dans son voyage.

SAMEDI
3
FÉVRIER

Le jour s'était levé sans prévenir et sans aube, d'un ciel opalin ; K. marchait sur le long trottoir du boulevard, assailli de lumière blanche et de ternes pensées ; il se sentait mélancolique et anxieux. Demain, il brûlerait le cadavre de sa propre mère et, pourtant, il ressassait sans cesse la souplesse de la fille chamane. Elle était pieds nus dans la neige, saoule dans le soleil néon du parking. Les latérites sculptaient son visage, comme autant de peintures rouges-guerrières — des allures de furieuse indienne ! Il la fantasmait, il voulait lui sacrifier son innocence ; elle avait un visage indolent. Mais elle était trop jeune pour être désirée, dix-sept ans qui en paraissaient quinze — et pourtant K. n'éprouvait que des sentiments enfantins, lui qui n'avait connu l'amour, si ce n'est qu'un amour d'éther ; elle était plus jeune que sa propre sœur, celle qu'il avait élevée.

Ils avaient marché pendant plusieurs heures, dans la pénombre des heures silencieuses et des lampadaires. Parfois elle parlait de tout et rien — des slogans publicitaires, d'ornithologie, de ses cours de mathématiques ; parfois elle voulait danser. Il avait peur de lui briser les hanches ; elle paraissait si fragile, debout sur le macadam gris. La valse était sa danse préférée. Et désormais, K. remontait la rue en sens inverse, s'élançant vers les obsèques et le bûcher. Il se sentait prisonnier d'un chant lancinant, qui se répétait, comme une cantine enfantine, murmurée à l'ombre des pêchers.

Embaumée de laine, le parfum de chair brûlée exhale déjà.

Lui qui s'était déjà sacrifié. Est-ce un acte que l'on peut refaire une seconde fois ?

Devenue la reine des « Putain ! » depuis que son frère est parti.

La radio dans la cuisine, une mère et son fils se déhanchent au rythme des guitares latines.

Tu l'aimes ma danse ? Elle invoque les dieux, je suis une magicienne, une sorcière !

Ramène-moi chez moi.

Hey Cowboy ! Les mains en l'air où je te brûle la cervelle !

J'habite en haut du boulevard, ce n'est pas à côté. Il y a des merles dans l'arbre de mon jardin.

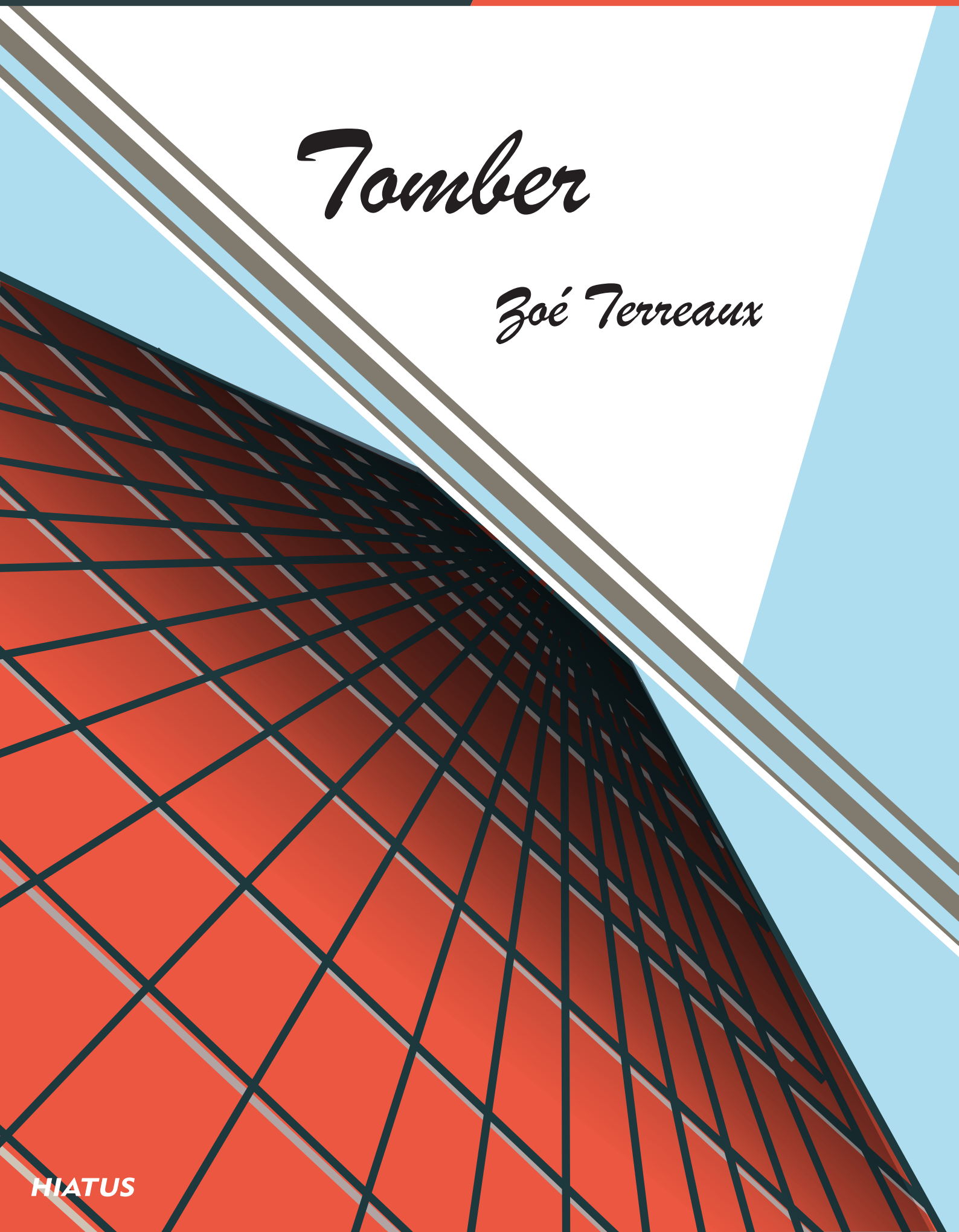
Tu devrais monter dans ma chambre, l'on peut voir le soleil se lever.

Ouverture d'un marché en Chine. Une heure et demie plus tard, il n'y aura plus de trace de cochons, mais seulement des pièces de porc, classées.

Photographie : Elena Matías Casacuberta

Tomber

Zoé Terreaux



HIATUS

Vous voulez jouer ? Eh bien on va jouer ! Allez-y, le dictionnaire a dit « tomber »…

Tomber dans les pommes, ça peut faire mal
Mais pour les petites faims, ça tombe à pic

Tomber pile, c'est plus précis
Reste à voir si ça tombe sous le sens

Tomber malade, c'est jamais le moment
Heureusement ça s'estompe quand la fièvre tombe

Tomber un adversaire, c'est héroïque
Mais il est plus pacifique de tomber d'accord

Tomber mal, ça devient vite gênant
Il eut mieux valu tomber un autre jour

Tomber amoureux, c'est étourdissant
Reste qu'il faut tomber sa conquête

Tomber du lit, c'est bien trop bête
Surtout si on tombe déjà de fatigue

Tomber bien bas, c'est dégradant
D'autant plus si c'est tomber de haut

Tomber à l'eau, c'est fort dommage
Mais moins douloureux que tomber sur la tête

Tomber la chemise, c'est rafraîchissant
Du moins jusqu'à ce que le vent tombe

Tomber du ciel, c'est vraiment haut
Mais bien moins que tomber des nues

Tomber dedans étant petit, c'est avantageux
Sauf si c'est pour tomber en morceaux

Tomber bien, c'est beaucoup mieux
Et ça aide à faire tomber la colère

Tomber dans l'oubli, c'est ma foi triste
Il vaut peut-être mieux laisser tomber…

Holi Hai!

'Holi Hai! It is Holi, Happy Holi!'

Clever is the fellow who could guess your original complexion in the heart of Holi spring festival. A generous blue, a fair touch of green, the always praised crispy pink and a bit of yellow on the forehead…

You're surrounded by clouds of colours, falling from the sky or slyly thrown by laughing children. Then embrace it. Add your sparkle of *poudre de perlimpinpin* to the joy tune in the air.

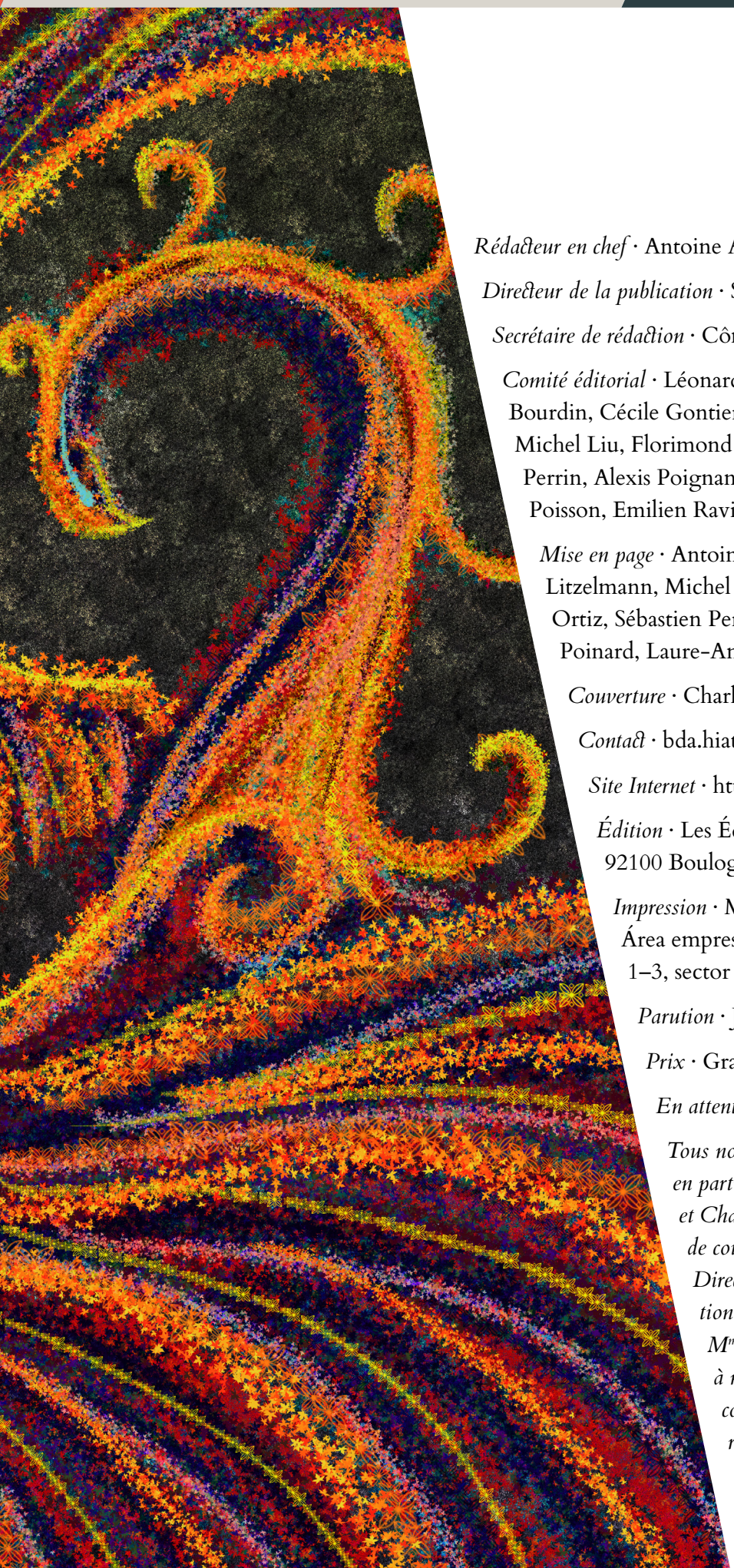
This is, truly, Incredible India!

Photographie & texte — Emilien Ravigné

Photographie — Emilien Ravigné

Ces deux dernières contributions vous ont plu ? Elles sont extraites de notre dernier numéro numérique, disponible sur notre site :

https://bda.cs-campus.fr/hiatus/



Rédacteur en chef · Antoine Apollis

Directeur de la publication · Sébastien Perrin

Secrétaire de rédaction · Côme Willot

Comité éditorial · Léonard Adelus, Antoine Apollis, Stella Bourdin, Cécile Gontier, Céline Leroy, Charles Litzelmann, Michel Liu, Florimond Manca, Guillaume Ortiz, Sébastien Perrin, Alexis Poignant, Hugo Poinard, Laure-Anne Poisson, Emilien Ravigné

Mise en page · Antoine Apollis, Stella Bourdin, Charles Litzelmann, Michel Liu, Darcy Maguire, Guillaume Ortiz, Sébastien Perrin, Alexis Poignant, Hugo Poinard, Laure-Anne Poisson

Couverture · Charles Litzelmann

Contact · bda.hiatus@ml.viarezo.fr

Site Internet · https://bda.cs-campus.fr/hiatus/

Édition · Les Éditions Cassines, 98 rue de Paris, 92100 Boulogne-Billancourt

Impression · Monterreina Comunicación S.L.U., Área empresarial Andalucía, C/ Cabo de gata 1–3, sector 2, 28320 Pinto Madrid, ESPAÑA

Parution · Janvier 2018

Prix · Gratuit

En attente de dépôt légal

Tous nos remerciements à nos contributeurs — en particulier Marie Célestin, Agathe Brutt et Charles Litzelmann pour les propositions de couvertures —, à nos interviewers, à la Direction des Études pour sa participation enthousiaste — et en particulier à Mme Carbonel pour son aide —, et enfin à notre éditrice, Mme Mathieu, et à ses collaborateurs, pour leur apport à cette revue.

Les Éditions Cassines

Bureau des Arts
CENTRALESUPÉLEC